

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 15 octobre 2010. Version 2 (24.12.10)

Il existe un fichier pdf regroupant toutes les prises de notes, actualisé chaque mois.

Il permet grâce à la fonction **recherche avancée** d'Acrobat reader une lecture transversale à partir d'un nom ou d'une expression.

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/prisnottot6.pdf>

Mercredi 21 avril 2010



Europa '51, film de Roberto Rossellini, avec Ingrid Bergman (1952).

<http://www.youtube.com/watch?v=lgDF61e0YA8>

Alors, la première chose que j'ai cherché à faire à Saint Alban a été d'introduire la "Weltanschauung" et la "Gestalt".[...]

Mais la "Gestaltpsychologie" était le résultat du travail des psychologues sur la perception stable, qui ne se modifie pas, qui ne bouge pas. Tant que les gestaltistes sont restés en Allemagne, la perception aussi restait stable ; mais quand un certain nombre d'entre eux sont arrivés à Barcelone et surtout aux États-Unis, elle a commencé à bouger... [...]

Il y a beaucoup de gens qui veulent les choses fixes, stables, dites une fois pour toutes, photographiées, en somme. Et il y avait, il y a ceux qui, au contraire, préfèrent... le cinéma, le mouvement.

Le mot "Gestaltum" (ainsi qu'on le dit en catalan) est intraduisible : il ne désigne pas la forme, mais le processus d'une chose qui se forme, qui crée la forme. Donc, un mouvement, un rythme, si vous voulez... Au fond, comme dans les taches du Rorschach, le monde est un chaos. Les taches du Rorschach n'ont aucun sens. C'est celui qui regarde qui met en forme, globalement ou par détails, à partir de son rythme et fait pour ainsi dire "endosser" les mots aux taches quand il dit : "Tiens ! ça, c'est une table". Quand il prononce ce mot, il fait place nette de toutes les impressions précédentes et du coup les modifie...

Ainsi, lorsque les Français veulent faire bouger les enfants à l'école, ils leur disent : "toi à gauche, toi à droite — remuez-vous...". Mais tout ce mouvement vient de l'extérieur, alors que la Gestaltum vient d'un sentiment d'activité propre, qui naît de l'enfant : le besoin que l'enfant ressent de mettre son rythme en forme. C'est ainsi, par exemple, que lorsqu'on parle de perte du sentiment d'activité, à propos des symptômes dans la schizophrénie, ça ne veut pas dire que le schizophrène ne bouge pas, n'est pas actif. Ça veut plutôt dire qu'il bouge comme un poids mort que nous faisons aller à gauche, à droite. Ça veut dire que le schizophrène ne perçoit pas ses rythmes comme l'origine de son mouvement, et les attribue alors à une force extérieure : c'est l'hallucination qui me fait faire cette chose, ou c'est le médecin ou mes ennemis qui m'obligent à ... En somme, nous avons tous en nous la source des rythmes — cardiaque, du système nerveux... Tout procède par rythmes et par rythmes différents. Et ces rythmes, qui ne veulent rien dire en soi, sont à la base de ce que tu vas mettre en forme. La Gestalt est justement la conséquence de tes rythmes...

François Tosquelles, « L'école de liberté », entretien, août 1987

<http://www.triestesalutementale.it/francese/doc/13%20EcoleLiberteTousquelles.pdf>

repères

I Ce qui est en question dans le travail institutionnel

II Une chaîne logique

- >> Une position éthique : le singulier
- >> À quoi correspond le singulier ?

III La vie quotidienne

- >> Le transfert chez les schizophrènes
- >> Le transfert chez les schizophrènes : comment faire ?
- >> Y-a-t-il du transfert ou pas chez les schizophrènes ?
- >> Est-ce qu'on décide qu'il y a du transfert chez les schizophrènes ?

IV L'arrière-plan, la complexité

- >> Comment voit-on s'il est (ou pas) schizophrène ?
- >> Comment faire pour 'prendre en psychothérapie', dans un groupe de schizophrènes ?
- >> Et qu'est-ce qui est efficace ?
- >> Comment faire 'tenir' ?
- >> Quelle est la qualité du 'tissu' ?

V La double aliénation : analyse permanente

- >> Des lieux en souffrance
- >> Modifier les structures hospitalières
- >> Tenir compte de la double aliénation

annonces

>>> Paris, 12 juin 2010, Lycée Jeanson de Sailly.
Débat-échange autour de « Psychothérapie/pédagogie institutionnelle », avec **Christophe du Fontbaré** et **Michel Lecarpantier**, psychiatres à la clinique de La Borde.

<http://ceepi.org/spip.php?article407>

>>> Clinique de La Borde, 3-7 mai 2010, stage de formation « Le temps »
<http://www.mchiebelbaratopa.com/2009/12/stage-de-formation-la-borde-mai-2010-le.html>

>>> Canet, 29 mai 2010, 16e « Journée 'avec'... » ... **Laura Grignoli**,
psychologue, psychothérapeute.

<http://balat.fr/Le-29-mai-2010-Journee-avec-Laura.html>
<http://www.arteliev.it/arteliev-psicopatologia-creafivita/direzione-arteterapia.php>

>>> Lille, DU de psychothérapie institutionnelle, 22 avril 2010, intervention de **Michel Balat**.

<http://w3med.univ-lille2.fr/format/du/psycho-institut.pdf>
<http://w3med.univ-lille2.fr/espaces/medecins.htm#du>

Quelques interventions passées

<http://www.balat.fr/-DU-Psychotherapie-Institutionnelle-.html>
<http://www.balat.fr/Intervention-au-DU-de.html>

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/06/du-psychotherapie-institutionnelle.html>

Et puis, trouvé au hasard des 'clic'...

Deux extraits vidéo d'une intervention de **Jean Oury** à Toulouse (2008)

<http://tvbruits.org/spip.php?article1179>

« On va continuer... essayer... c'est pas facile... »

Le hors-temps

et cela va commencer par un paradoxe...

1 parler sans préparer

Ce qui est compliqué, dit **Jean Oury**, ça n'est pas le sujet (le hors-temps ... « il n'y a rien de plus simple... peut-être... ») mais le fait de parler... « comme ça »...

... à Sainte-Anne, chaque mois, neuf à dix mois par an, depuis 1981, même jour — 3^e mercredi, même heure... une stabilité étonnante...

et puis, à La Borde, depuis février 1971, chaque samedi soir...

<http://cliniquedelaborde.pagesperso-orange.fr/Auteurs/OURY%20jean/agenda/saintanne.htm>
<http://cliniquedelaborde.pagesperso-orange.fr/Auteurs/OURY%20jean/agenda/laborde.htm>

Cela fait environ deux mille séances, douze mille pages si cela était intégralement publié...

*Les séminaires de Jean Oury publiés (ou réédités)
aux éditions du Champ social et Galilée
Le Collectif (1995-96)*

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

Les séminaires de La Borde 1996-97

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=470>

L'Aliénation (1990-91)

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3212

2 qui vient aux séminaires ?

... au séminaire de La Borde ?

Peu de gens de La Borde (« faut pas croire que ça intéresse les gens de La Borde »)

donc,

Des gens qui viennent de l'extérieur (de Paris, Angers, Blois dans les années passées) ... et puis des « pensionnaires » qui donnent un peu d'animation parfois,

...et donc, aussi, quelques rares représentants d'une espèce en voie de disparition : les **labordiens**...

« Ça fait drôle », dit Jean Oury.

*Je comprends que c'est une façon de manifester
son étonnement devant le peu de fréquentation de ce séminaire
de la part de ceux qui pourraient éventuellement y trouver quelque utilité
JO va ajouter qu'il s'en fiche...*

... au séminaire de Sainte-Anne ?

*Par contre, dira-t-il un peu plus tard,
à Sainte Anne il y a du monde... et du beau monde !*

3 à quoi sert le séminaire ?

... Alors, à quoi ça sert le séminaire ?

Tout d'abord, et c'est le but principal ajoute Jean Oury : c'est l'occasion d'un exercice personnel. La peur de parler en public.

« Maintenant ça y est... Je peux parler même sans rien préparer : ça marche... »

et même...

« Il doit y avoir un truc de cassé : ça freine pas »

Le hors-temps

parler du hors-temps...

Pour commencer,

Jean Oury va donc poser comme une sorte de paradoxe,

...le temps ça n'existe pas

Søren Kierkegaard (1813-1855) est plus jeune que certains philosophes actuels !

I

Sur le terme même et sur l'histoire de la PI,
cf. principalement les prises de notes de septembre 2007,
avril et septembre 2008
janvier 2009

↑ « Ce qui en **question** dans le travail institutionnel »

« Sur ce **fond-là** » ...

... sur ce fond-là,
(Je comprends : la question du temps et du hors-temps)
Jean Oury va reprendre certains points qu'il désignera comme

... « des **arrières** »

en insistant bien sur le fait que ce ne sont pas des souvenirs
mais des points de repères, qui comptent beaucoup,
pour « situer » les choses, et ...

... « à l'**arrière-plan** »

...

... Une démarche :

↳ **modifier quelque chose au niveau des structures hospitalières**

C'est donc dans une sorte de **dynamique**, toute en reprises qui deviennent des avancées que Jean **Oury** installe son *penser*, ce soir...

➡ « **Psychothérapie institutionnelle** », le nom

Terme proposé en 1952 à un congrès à Lisbonne par **Georges Daumezon** et
Philippe Kœchlin.

François Tosquelles, « L'école de liberté », entretien, août 1987

<http://www.triestesalutementale.it/francese/doc/13%20EcoleLiberteTosquelles.pdf>

« J'ai continué à travailler, même après, mais à Saint Alban tout s'est terminé en '52. La mort de l'expérience a coïncidé avec son baptême, quand Daumezon l'a dénommée "psychothérapie institutionnelle". En effet, à ce moment, nous avions un certain pouvoir, même au niveau des structures de l'État. [...] Je donnais des cours aux futurs préfets, pour influencer l'appareil ! Tout cela a duré jusqu'en '53, '54, puis tout a été fini. Il y a eu l'occupation, par la psychiatrie classique et l'administration, des hôpitaux et du secteur. Du reste, le secteur n'est jamais né en France. Il n'y a qu'un secteur, "le XIII^e arrondissement", qu'on ne peut pas définir secteur psychiatrique ! Il s'est formé car une société privée l'a financé et parce qu'un groupe d'analystes, avec comme chef le catholique Paumelle, a commencé à s'occuper d'alcooliques, et l'État a laissé faire.

Je pense que plusieurs facteurs défavorables ont joué pour que le mouvement de réforme s'enlise. »

#Philippe Kœchlin#

Quelqu'un de très important, en particulier dans le travail avec **Hélène Chaigneau**, est mort, sans prévenir, ¹...

<http://www.mediapart.fr/club/edition/contes-de-la-folie-ordinaire/article/060410/citoyens-reveillez-vous-sous-pretexte-de-vo>

Il a fait partie du groupe de Sèvres.

Cf. mars 2010
et l'ensemble des prises de notes

En 1959, il avait été chargé par le Ministère pour ouvrir l'hôpital Charcot à Plaisir, près de Versailles.

Avant l'ouverture de l'hôpital, il avait eu la prudence de réunir les infirmiers avant

¹ Hélène Chaigneau est morte le 31 août 2010.
<http://www.balat.fr/Helene-Chaigneau-1919-2010.html>

même qu'ils soient engagés pour préparer le travail dans un certain esprit.

*Des éléments historiques intéressants sur le site de l'hôpital
(y compris le témoignage d'un infirmier)
http://www.ch-charcot78.fr/index.php?id_page=61*

Jean **Oury** était intervenu lors d'une journée d'étude au tout début.

Philippe **Kœchlin** a ensuite fait venir des personnes qui trouvaient scandaleux que les infirmiers soient impliqués dans la **fonction soignante** (*c'est ma façon de résumer*). Dégoûté, au bout de quelques années, il a quitté l'hôpital (« Il a foutu le camp... »)

Il est ensuite parti un an dans un hôpital au Canada (1970-71). Il a écrit un livre terrible, avec sa femme, *Corridor de sécurité*.

Philippe et Edmée **Kœchlin**,
Corridor de sécurité, Maspero, 1974.

« On nous proposait de venir à Montréal avec un statut d'enseignants et de chercheurs.[...] Il nous fallait présenter un thème de recherche ; nous avons donc proposé celui de la médiation matérielle entre soignés et soignants, et nous avons rédigé un projet de recherche que nous pensions réalisable.

En dehors de l'enrichissement personnel attendu, il n'est de ce programme resté que peu de chose ; en effet, confrontés à la réalité pratique de l'asile Saint-Jean-de-Dieu, nous avons rapidement constaté que, par-delà l'océan, tout milieu asilaire se caractérisait par la même ségrégation et la même absence de relation personnelle. Rapidement nous avons compris qu'il nous fallait changer de registre ; "enseigner" et "chercher" à Saint-Jean-de-Dieu comme dans tout asile demandait d'abord de vivre ensemble, malades et soignants, et ensuite d'en témoigner. » p.12.

« CORRIDOR DE SÉCURITÉ »

« A/ Esquisse de la situation au 29 septembre 1970 »

« 1- Situation par rapport à l'hôpital »

« La salle X est située le plus "en arrière" de toutes cellules réservées aux

malades "fonctionnels". Elle est elle-même divisée en deux parties. Celle dont nous nous occupons est appelée par le personnel et les malades "en arrière". Il peut donc apparaître que les malades qui y sont "attachées" sont allées aussi loin que possible dans l'aliénation. Ici on parle de malades, le terme de patientes est réservé à celles d' "en avant" ».

« 2- Structure du corridor »

« Il abrite dix-sept malades. Il est composé d'un couloir en forme de Z de neuf pieds de large environ, il a quatre portes d'accès, toutes fermées à clef et sans poignées : l'une donne sur la circulation générale de l'hôpital, deux autres sur des cours grillagées, la dernière directement sur l'extérieur. Il est bordé par dix-neuf cellules de quatre-vingts pieds carrés environ chacune. Elles ont une fenêtre à barreaux avec en plus un grillage mobile. Les portes lourdes et sans poignées ont un judas. Dans chacune il y a un vase de nuit que l'on peut vider de l'extérieur. [...] L'éclairage artificiel est nécessaire. Les murs sont nus, sauf deux tringles de fer destinées à attacher des malades "à la patte". » p. 24-25.

« Il y eut bien sûr des réactions diverses lorsque nous fûmes amenés à montrer que notre travail aurait été illusoire si nous étions restés enfermés à l'hôpital, et que nous étions donc sortis de l'hôpital avec quelques malades pour nous rendre avec eux dans leur famille, que nous avons eu des réunions avec le personnel soignant subalterne et cela en dehors des heures officielles du travail médical. La remise en cause du rythme protecteur quotidien du travail intra-hospitalier fut mal supportée par certains. Certes, aucun soignant ne pouvait élever d'objection de principe lorsque nous montrions que ces malades réputées les plus dangereuses de l'hôpital pouvaient se passer de contention physique et avoir ouvertes les portes de leur salle, mais on nous rétorquait que deux psychiatres pour dix-sept malades représentaient une densité médicale impossible à généraliser. Il y a là un fait indéniable, et pourtant l'analyse de la conduite que nous avons eue dans cette salle montre que l'action que nous y avons menée relève plus souvent de techniques de soins infirmiers que de celle que l'on a coutume de faire relever de la technique médicale : promener les malades, parfois les habiller ou leur faire prendre un bain, s'occuper avec elles des travaux d'atelier, cartonnage, etc. Il résulte de cela qu'une faible partie de notre activité s'exerçait dans le domaine

proprement médical : une modification de la technique (du "nursing") aurait permis des résultats similaires avec un temps médical beaucoup plus réduit. L'équipe dirigeante du "nursing" ne s'y est pas laissé prendre et a rapidement compris que le mode de relation directe soigné-soignant que nous défendions impliquait une remise en cause profonde de la technique des soins infirmiers : cela exigeait notamment une participation d'égal à égal avec ces préposés qu'elle traitait en subalternes. En réalité ce sont eux qui entretiennent une relation directe avec le malade et qui, pour jouer le rôle thérapeutique qu'ils devraient avoir, ont besoin d'une formation plus difficile que celle que requiert la fonction d'infirmière telle qu'elle est habituellement comprise à Saint-Jean-de-Dieu. » (p. 41-42)

Philippe **Kœchlin** est mort, sans faire de bruit... Hélène **Chaigneau** est toujours là... elle venait souvent aux journées organisées par **Dimitri Karavokyros**, à Laragne (aujourd'hui à Gap), où s'est rendu Jean Oury récemment.

Sur le site de « *La nuit sécuritaire* »
<http://www.collectifpsychiatrie.fr/Lettre-au-President-Docteur-Guy.html>

[Jean **Oury** va souligner que ce qui peut sembler hyper théorique est en fait en prise directe avec la « banalité de la vie quotidienne.]

👉 Psychothérapie institutionnelle, l'histoire

L'arrivée de **François Tosquelles** sorti d'un camp de concentration (camp de Sept Fons) à l'hôpital de Saint Alban.

François Tosquelles, « *L'école de liberté* », entretien, août 1987
<http://www.triestesalutementale.it/francese/doc/13%20EcoleLiberteTosquelles.pdf>

« C'est une histoire curieuse... de guerre et de psychiatrie. Et puis, il y a une femme, il y a toujours une femme. Dans mon cas, une Française, originaire de Puy, qui en 1912 ou 1913 avait épousé un psychiatre de Barcelone, Vives. Tout de suite après la prise de Barcelone par Franco, Vives est parti avec sa femme vers la France, et à peine arrivé à Puy, décida de visiter l'hôpital Sainte Marie de l'Assomption. Au cours de cette visite, il retrouve une vieille connaissance, Chaurand, un psychiatre qui, plus tard, viendra travailler avec moi à Saint Alban

et qui, à l'époque, était en grande difficulté. Pratiquement proscrit par les soeurs, propriétaires de l'hôpital, qui le considéraient comme un espion communiste, un syndicaliste clandestin. C'était l'époque de Vichy... »

« Ce petit service² a soigné des malades avec succès, et d'un autre côté, c'est vrai aussi que je m'en suis servi pour faire entrer les personnes par une porte et les faire sortir par l'autre, celle qui donnait à l'extérieur. Car il est plus facile de s'évader d'un camp de concentration en passant à travers un service de psychiatrie que directement.

Le service de psychiatrie n'est qu'un des lieux de passage. Comme un malade de Saint-Alban l'a dit une fois, alors qu'il était au ciné-club à une dizaine de km de l'hôpital... Il a pris la parole alors qu'on discutait des personnes qui s'étaient évadées et il a dit qu'en fait, il vivait à l'H.P. et que l'hôpital était une école de liberté. C'était cela qui manquait à Franco Basaglia, de savoir qu'un H.P. digne de ce nom est une école de liberté. Il faut être "école de liberté" – ce qui n'est pas possible dans la vie sociale courante.

Gallio : Ici, il y un problème qui s'ouvre...

Tosquelles : ...C'est cela la différence entre Basaglia et moi. Je me suis préoccupé de ce que l'H.P. soit une école de liberté avant tout. Car après, il n'y a pas d'école de liberté ; dans la vie sociale courante, seule existe l'école de l'aliénation administrative. »

Jacques **Tosquellas**, « *Courriers Tosquelles-Balvet* »,
Sud-Nord, 2004/1, n° 19.

<http://www.cairn.info/revue-sud-nord-2004-1-page-171.htm>

Jean **Oury**, « *Psychothérapie institutionnelle et Guerre d'Espagne* »,
entretien avec Florent Gabarron-Garcia, *Chimères*, n° 72, avril 2010
http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/C72_oury.pdf

Jean-François **Gomez**, « *Traces vivantes de Tosquelles et de quelques autres* », *VST*, 2010/1, n° 105.
http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=VST_105_0123

Patrick **Faugeras**, *L'ombre portée de François Tosquelles*,
Erès, 2007.
<http://www.editions-eres.com/resultat.php?id=1957>

Saint-Alban était un lieu avec cellules, quartiers fermés de gâteaux, d'agités, ...

²Il s'agit du service de psychiatrie créé au camp de Sept Fons (*note du scribe*)

C'est par l'arrivée de **François Tosquelles**, avec son expérience énorme, de Reus, que les choses ont changé.

Avant juillet 1936, avant le début de la guerre civile, un très important groupe de travail (**Mira y Lopez, Solanes, Tosquelles**...). Toute la phénoménologie allemande était traduite alors qu'elle ne l'était pas encore en français. Un petit groupe travaillait aussi sur la thèse de **Jacques Lacan** (1932).

Jacques Lacan,
De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité,
Seuil, Essais, 1980.

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020055109>

Reus et Barcelone étaient aussi le refuge de philosophes, de psychanalystes qui avaient fui l'Allemagne, après 1933, et dont certains étaient infirmiers à l'hôpital.

Tout cela faisait un brassage énorme...

Le site (en catalan) de l'institut Peremata de Reus
<http://www.peremata.com/cat/item/ART00163.html>

...

Pendant la guerre d'Espagne, **Tosquelles** avait été chargé de la psychiatrie de guerre, autre expérience très importante.

Respect d'un minimum de structure efficace sur le plan psychiatrique et psychothérapique. Le personnel n'était pas forcément diplômé. Ce qui comptait : une expérience de vie.

François Tosquelles, « **L'école de liberté** », **entretien, août 1987**

<http://www.triestesalutementale.it/francese/doc/13%20EcoleLiberteTosquelles.pdf>

« Après l'expérience de Reus, la guerre s'est déclenchée en Aragon, et à l'armée je me suis occupé plus des médecins que des malades. La raison est qu'il n'y avait pas beaucoup de blessés, alors que les jeunes médecins qui étaient enrôlés, sans motivation au combat, étaient angoissés ; et j'ai préféré, pendant un an et demi, faire une expérience de formation avec eux. C'étaient des médecins généralistes, chirurgiens, etc... ; personnes qui devaient soigner les soldats en première ligne. Quand les "rouges" sont arrivés, après, leur décision a été d'exclure la psychiatrie de l'armée. Car selon eux, la psychiatrie était pour les

fous, et les fous ne devaient pas faire partie de l'armée mais de l'H.P. — comme tous les autres déviants — politiques, religieux... Des discussions très vives se sont alors ouvertes entre nous, médecins, et eux. Bien que militants, nous voulions conserver les services psychiatriques au sein de l'armée : non seulement pour les malades mentaux, mais pour soutenir le personnel des hôpitaux, pour travailler aux premiers soins dans les ambulances, pour la sélection des soldats aux différents corps d'armée. Nous voyions en effet des hommes sujets à des crises épileptiques consignés aux chars armés et aux mitrailleuses et d'autres qui, parce qu'ils se sentaient mal, combattaient de manière anarchique et égocentrique, sans aucun sens collectif. À la fin, grâce à un membre du Parti Socialiste Unifié de Catalogne, nous avons réussi à obtenir la reconnaissance de l'organisation des services psychiatriques de l'Armée Populaire Espagnole. C'est alors que j'ai été envoyé en Espagne, après avoir gagné tous les concours, et sur le moment, j'ai pensé que je ne m'en serais pas sorti vivant. »

Pour que ça puisse fonctionner, cela nécessite à l'arrière-plan un minimum de réflexion permanente — jour et nuit — comme disait Tosquelles,

La psychiatrie, c'est infiniment compliqué... c'est pas le DSM...

Il y a donc eu à Saint-Alban un regroupement : ceux qui avait été « chercher » **Tosquelles**, comme **Paul Balvet**. Puis **André Chaurand**, **Lucien Bonaffé**, ... puis des internes... puis des infirmiers, si bien que...

Lorsque **Jean Oury** arrive à Saint-Alban en 1947, le « nettoyage » est déjà fait...

C'est-à-dire qu'il n'y avait plus de cellules ni de quartiers d'agités.

Un club avait été créé, avec des responsabilités pour les malades qui pouvaient entrer et sortir.

Cela concernait environ 600 malades.

« J'ai pris le train en marche » dit **Jean Oury**...

(**Balvet, Bonnafé, Chaurand** étaient partis)

👉 **Psychothérapie institutionnelle,** **le polydimensionnel**

Jean Oury insiste sur la dimension d'analyse permanente qui se faisait à cette époque, sur le plan politique, en rapport avec la préfecture, le département, le Ministère, et sur une remise en question de la psychiatrie.

Le travail à Saint-Alban mettait en question l'aspect polydimensionnel de la psychiatrie (*c'est ma façon de résumer*)

polydimensionnel, un des termes préférés de **François Tosquelles**, c'est-à-dire considérer des niveaux extrêmement variés, non pas hétéroclites mais hétérogènes.

Il fait très rapidement allusion à **Georges Daumezon** alors à Fleury-les-Aubrais.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Georges_Daumezon

Il parle de creuset, de lieu d'échange.

*Je comprends qu'il y avait des liens et des discussions
entre tous ces hôpitaux ou lieux de soin.*

Dans ce contexte, et en référence à sa récente intervention au Mans (7 avril 2010, Histoire de la folie et de la psychiatrie 19-21 siècles)...

<http://histoire-psy.univ-lemans.fr/spip.php?article74>
http://histoire-psy.univ-lemans.fr/histoire_psychiatrie/

... **Jean Oury** revient sur l'expérience de Saint-Alban pour dire qu'en tout cas, pendant la guerre, il n'y a pas eu de morts de faim, du fait même des activités, des ouvertures des quartiers, de la prise en compte des techniques d'**Herman**

Simon (responsabiliser tout le monde, même les grabataires).

Isabelle Von Buelzingsloewen, *L'hécatombe des fous, la famine dans les hôpitaux psychiatriques français sous l'Occupation*, Aubier 2007

http://www.serpsy.org/des_livres/livres_07/hecatombefous.html

Max Lafont, *L'extermination douce, La cause des fous (1987, 2000)*, éditions Le bord de l'eau, 2000

<http://www.editionsbdl.com/extermination.html>

Deux recensions, dans VST, 2001/1, n° 69

<http://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2001-1-page-45.htm>

Dans Vingtième siècle. Revue d'histoire, 1989, n° 21, p. 156-157

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/xxs_0294-1759_1989_num_21_1_2107_t1_0156_0000_2

Mais tout ça était su, bien avant Lafont, Daumezon le savait. En 1947, on savait ce qui s'était passé.

👉 **Qu'est-ce que ça veut dire la psychiatrie ?**

Une telle approche, une telle remise en question, fait apparaître qu'il n'y a pas contradiction avec des « notions un peu plus concrètes » comme la neurologie.

#Julian de Ajuriaguera#

http://fr.wikipedia.org/wiki/Julian_de_Ajuriaguera

Jean Oury revient périodiquement sur sa rencontre avec Julian de Ajuriaguera, « génie de la neurologie... concrète », dans l'immédiat après-guerre, pour aborder les rapports entre psychiatrie et neurologie. C'est par Ajuriaguera que JO a connu Tosquelles.

Une personnalité qui a complètement rénové la neurologie à Sainte-Anne...

Jean Oury

Intervention à la journée de formation de l'APREC, Tours, 26 avril 2008
<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/07/jean-oury-lanalyse-institutionnelle.html>

intervention à Psypropos 2006, Blois
<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/05/jean-oury-psypropos-2006-la-fabrique-du.html>

*Je reprends ici,
le passage des prises de notes de décembre 2009*

.....
On ne peut rien comprendre à ce qui y est en question dans ce domaine si on n'a pas des points de vue sur la neurologie, la médecine, la politique, la psychanalyse...

Jean Oury, à partir de la personnalité et des travaux de **Julian de Ajuriaguera**, tire le fil de cette période d'après-guerre autour des

journées de Bonneval de septembre 1946, organisées par **Henri Ey** (qui prenait position pour la distinction entre neurologie et psychiatrie).

Jacques **Lacan**, « **propos sur la causalité psychique** », 1946

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1946-09-28.doc>

<http://pagespro-orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/causpsy1.htm>

*Sur toute cette période,
cf. séances de janvier, juin 2008*

Voici un extrait du texte de présentation du colloque en hommage
à Julian de Ajuriaguerra (Paris, juillet 2010)

<http://corpsetpsy.canalblog.com/archives/2010/03/01/17091032.html>

<http://storage.canalblog.com/61/90/468071/52111985.pdf>

« Le Professeur Julian de Ajuriaguerra, figure monumentale de la psychiatrie francophone, a laissé une oeuvre d'une ampleur extraordinaire dans tous les domaines de la psychiatrie et de la psychologie développementale et pathologique. De la petite enfance jusqu'à l'appréhension des processus de vieillissement, de la neurologie la plus fondamentale jusqu'à la psychanalyse la plus aigüe, il a ouvert en précurseur des pistes de travail d'envergure du côté de la théorie de l'attachement, du tonus, des postures, de la peau, du rythme et du sonore et de l'ontogenèse des conduites de tendresse chez le tout petit, au niveau des précurseurs psychomoteurs du jeu chez l'enfant, du côté de la plasticité fonctionnelle, et de la neuropsychologie développementale. Ajuriaguerra a initié l'école française de psychomotricité, et plus loin il a proposé et incarné à côté de ses fonctions de chercheur et de théoricien, diverses perspectives cliniques et thérapeutiques depuis la technique de consultation, des méthodes de rééducations, des techniques de relaxations ou de thérapeutiques psychomotrices, et se faisant des choix d'indications différentielles. **Le Professeur Ajuriaguerra a comme peu d'autres incarné (dans sa personne, sa culture, ses objets de recherches et ses apports théorico-cliniques) le croisement des cultures et des savoirs, le multidimensionnel et le complexe.** Cet aspect bigarré de l'homme, se retrouve aussi dans ses références : élève de tant de neurologues et de neuro-psychiatres, disciple de Henri Wallon et d'une certaine psychologie génétique, farouchement attaché à la lignée philosophique et singulièrement phénoménologique en psychiatrie, nourri de tant d'oeuvres psychanalytiques (singulièrement de ceux qui ont fait place au corps, à l'enfant de "chair" et au développement ou à l'environnement Winnicott en tête, mais aussi Spitz, voire Reich) : l'oeuvre de Julian de Ajuriaguerra va

synthétiser et articuler toutes ces dimensions au lieu même de l'enfant en développement »

Séparer neurologie et psychiatrie, petit détail semble-t-il, mais qui peut orienter toute l'histoire...

Pour **Jean Oury**, la neurologie est devenue une « neurologie technicienne » sans dimension psychiatrique ou psychopathologique.

On peut dire qu'**Henri Ey** a gagné...

Tout cela peut sembler hors-sujet mais JO considère que c'est sur ce fond-là que quantités de choses ont été « balayées » :

Les scissions se sont multipliées : entre psychiatrie et psychanalyse, entre toutes les écoles de psychanalyse, entre pédagogie, psychiatrie, psychothérapie, Cela aboutit à un univers morcelé, les gens ne se connaissent même pas... et cela va jusqu'à créer des hostilités...

II

↑ Une chaîne logique

Quand on rencontre quelqu'un,...

« **quand on rencontre quelqu'un** »

*cette expression récurrente dans la parole de Jean Oury,
je l'entends bien sûr faisant référence à la pratique thérapeutique.
Il ne s'agit pas de n'importe quelle situation de rencontre.
Mais à partir de là
chacun peut questionner sa propre expérience de la rencontre.*

↘ une position éthique : le singulier

Jean Oury va proposer comme une « chaîne logique » pour articuler des concepts — désir, transfert, fantasme, objet (a).

Il y a une quinzaine d'années, il a développé tout un séminaire (ici, à Sainte-Anne, mais à l'époque dans l'amphi Magnan) autour du **singulier**

Le singulier, une sorte d' **a priori éthique** (éthique, c'est un « grand mot », souligne JO).

« chaque personne... c'est chaque personne ! C'est comme ça ! »

La spécificité du travail en psychothérapie est d'avoir affaire à ce qu'il y a de plus singulier. On ne peut pas mélanger.

Guillaume d'Ockham

Pierre **Alféri**, *Guillaume d'Ockham, le singulier*, Minuit, 1989
http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=1488

Le singulier met en question ce qu'il y a de plus singulier..
... En consultation, à l'école, dans un groupe, on ne doit pas confondre l'un avec l'autre.

Le singulier n'est pas une notion comptable, mais à l'intérieur des *séries* (schizophrènes, mélancoliques, psychopathes,...) on a affaire à quelqu'un, de l'ordre du singulier.

*Sur le singulier,
cf. l'ensemble et notamment
janvier, février 2008 et janvier 2009.*

➡ À quoi correspond le singulier ?

Hypothèse :

Le tournant, — JO va se hasarder à utiliser le terme *épistémologique*, avec doute et précaution —, le tournant *épistémologique*, la surprise, la grande trouvaille — de la part de Freud — et sans qu'il le sache lui même tout de suite...

... Ce qui est le plus singulier, le plus spécifique, le plus différencié, c'est de l'ordre du **désir** (le terme *Wunsch*, en allemand, si difficile à traduire !)

◆ Le désir — Wunsch

Le désir inconscient... inaccessible... directement

Cf. l'ensemble des prises de notes

Cela apparaît chez **Freud**, dans les années 1890-95, notamment dans l' **Entwurf**, dans les lettres à **Fliess**, pour en arriver à la **Traumdeutung** — l'interprétation (et non : la science) des rêves — (la dernière phrase)

✚ Le désir indestructible

« Aber diese vom Traümer für gegenwärtig genommene Zukunft ist durch den **unzestorbären Wunsch** zum Ebenbild Jener Vergangenheit gestaltet. »

« En nous représentant un souhait comme accompli, le rêve nous mène, il est vrai, vers l'avenir ; mais cet avenir, considéré par le rêveur comme présent, se trouve modelé par l'indestructible souhait en l'image même de ce passé. »

Sigmund **Freud**, *L'interprétation du rêve (Traumdeutung) (1900)*, Puf, édition 2010.

http://www.puf.com/wiki/Quadrige:L%27interpr%C3%A9tation_du_r%C3%Aave

Ce désir indestructible, qui passe à travers toute l'existence, c'est ce qui reste là... Une affirmation *a priori*. Si on se trompe : on verra bien...

◆ Le transfert — Übertragung

C'est la deuxième grande découverte de Freud.

C'est à partir du séminaire de **Lacan** que **Jean Oury** introduit ce concept.

*Pour un développement de cette partie
Cf. l'ensemble des prises de notes en partant de la séance de mars 2010.*

Jacques **Lacan**, *Le transfert (1960-61), Séminaire VIII, Le Seuil, 2001*
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020495240>

Une des premières démarches logiques de Lacan : l'essence même du transfert est de l'ordre du désir inconscient.

🚀 La disparité subjective

Dès la première phrase de son séminaire, Lacan coupe court à toutes les déviations qui viendront par la suite...

JACQUES LACAN, *Séminaire VIII (1960-1961), Le Transfert, Seuil, 1991*
version téléchargeable

<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=11>

« J'ai annoncé pour cette année que je traiterai du transfert, de sa disparité subjective. Ce n'est pas un terme que j'ai choisi facilement. Il souligne essentiellement quelque chose qui va plus loin que la simple notion de dissymétrie entre les sujets. il pose dans le titre même... il s'insurge, si je puis dire dès le principe, contre l'idée que l'intersubjectivité puisse à elle seule fournir le cadre dans lequel s'inscrit le phénomène. Il y a des mots plus ou moins commodes selon les langues. C'est bien du terme impair <odd, oddity>, de l'imparité subjective du transfert, de ce qu'il contient d'impair essentiellement, que je cherche quelque équivalent. Il n'y a pas de terme, à part le terme même d'imparité qui n'est pas d'usage en français, pour le désigner. Dans sa prétendue situation, dit encore mon titre, indiquant par là quelque référence à cet effort de ces dernières années dans l'analyse pour organiser, autour de la notion de situation, ce qui se passe dans la cure analytique. Le mot même prétendu est là pour dire encore que je m'inscris en faux, du moins dans une position correctrice, par rapport à cet effort. Je ne crois pas qu'on puisse dire de l'analyse purement et simplement qu'il y a là une situation. Si c'en est une, c'en est une dont on peut dire aussi : ce n'est pas une situation ou encore, c'est une fausse situation. »

C'est le respect absolu de l'autre dans sa différence. Ce n'est pas de l'ordre de la réciprocité.

🚀 erastes, eromenon, eromenos

Il y a cette tournure logique « désirant-désiré-désirable », mise en place par Lacan dans son analyse du **Banquet** de **Platon** (« erastes-eromenos-eromenon »)

Lacan définit très vite « l'opérateur » de l'analyse, où la clé comme disait Freud, c'est le transfert, pour en arriver à dire que la position même de l'analyste dans la rencontre avec celui qui vient en analyse, c'est la position de l'erastes, du désirant. C'est là le paradoxe.

🚀 Le désir, la demande

C'est un travail sur le désir, mais pour pouvoir se mettre en question... c'est là-dessus que Lacan a amené cette distinction entre le désir et la demande.

« Je demande d'aller en analyse » ... ça ne peut fonctionner que si l'analyste est désirant pour engager cette relation.

Et en bout de course... un débouché logique sur cette dimension qu'on appelle le **fantasme**.

◆ Le fantasme

*Sur le fantasme,
cf. les prises de notes de février, mars 2010*

Le fantasme, c'est l'**aboutissement** de tout un processus transférentiel.

Un fantasme, ça se **délimite**, c'est pas forcément une histoire qu'on raconte. Ça peut rester **unbewusste**, inconscient.

Le fantasme, c'est toute une articulation (« très cohérente ») du rapport entre le Sujet, S barré, \$ toujours hypothétique — qui ne se définit pas comme une chose —, avec ce qu'on peut désigner comme l'« opérateur même du désir », son

« représentant » (JO insiste sur les guillemets) : **l'objet (a)**

JO rappelle qu'il avait essayé de parler pendant un an à Sainte-Anne de l'objet (a) ... pas facile.

\$ ◇ (a)

Ça, ça serait la formule canonique : tout va très bien, si on peut dire ! ... des processus analytiques peuvent se mettre en place. C'est valable chez les « normopathes ».

Une intervention dans laquelle JO utilise l'expression de normopathie

Jean Oury, « **Le pré-pathique et le tailleur de pierre** », **Chimères**, n° 40, **Le bruit du temps. Les enjeux du sensible (2e partie), Automne 2000.**

http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/40chi04.pdf

III

↑ **La vie quotidienne avec les psychotiques**

La normopathie, ... bon, ça tient le coup ! Y a pas de déraillement, de dissociation, ça peut aller.

Mais quand on a affaire dans un hôpital, dans une clinique ou même dans la vie courante, avec des personnes qui ont des difficultés, avec des psychotiques (dans l'usage de ce terme il ne s'agit pas d' « homogénéiser », cad de regrouper tout le monde dans une même catégorie)

C'est à ce moment-là que Jean Oury reviendra sur les séparations entre psychiatrie et psychanalyse, etc... et sur le virus bureaucratique qui a atteint Henri Ey... « Un morcellement incompatible avec toute démarche sérieuse », ajoutera-t-il.

... Alors... **Jean Oury** va enchaîner une série de questions autour du transfert...

👉 **Le transfert chez les schizophrènes : doit-on encore s'en préoccuper ?**

*Sur le transfert,
Cf. l'ensemble des prises de notes en partant de mars 2010.*

Jean Oury rappelle que **Freud** n'était pas sans défaut (heureusement ! Comme il était phobique cela lui a permis d'écrire certaines choses). Il a d'abord soutenu que les psychotiques n'étaient pas analysables (il ne devait pas aimer beaucoup les marginaux !), que le transfert était impossible... À la fin de sa vie, il a changé d'avis ...

Jean Oury fait allusion à la correspondance Freud-Ferenczi. (pendant la période de la guerre, au moment où Freud écrit sa *Métapsychologie*)

Je crois comprendre qu'on peut y trouver en ébauche la position de Ferenczi poussant Freud vers une certaine reconnaissance du transfert chez les psychotiques. La lecture des trois tomes va être longue... mais dès la seconde lettre de Ferenczi, on trouve ceci...

Ferenczi

« Budapest, le 10 février 1908

Très honoré Monsieur le Professeur,
Vous recevrez demain, dans le courant de la journée, la visite d'une Madame Marton de Tapoleza (Hongrie). Je l'ai examinée il y a plusieurs jours et j'ai constaté une paranoïa assez récente avec prédominance d'un délire de jalousie. Un entretien prolongé m'a convaincu que la patiente est encore capable de transfert. Je crois qu'il s'agit d'un cas où l'analyse pourrait être tentée avec quelque chance de succès. Mais avant de m'y résoudre, je voulais connaître votre opinion et j'ai incité la patiente à se rendre à Vienne. À mon avis, le traitement devrait se faire dans une institution. À moins que vous n'estimiez que l'on puisse se passer du traitement en institution ? [...]

Freud

« Le 11 février 1908
Vienne, IX. Bergasse 19

Monsieur et très honoré Collègue,
J'ai vu Madame Marton aujourd'hui. Il s'agit d'une paranoïa avancée qui a

vraisemblablement dépassé les limites de l'influence thérapeutique ; on peut néanmoins la traiter et, de toute façon, son cas peut nous instruire. Le beau-frère, médecin, qui l'accompagne, est un âne ; il va très probablement conseiller autre chose que ce que j'ai proposé. J'ai exigé qu'elle se rende à Budapest, à l'institution, et s'y fasse traiter par vous. [...]»

Sigmund **Freud**/Sandor **Ferenczi**, *Correspondance (1908-1923)*, Calmann-Lévy, 1994, 1996, 2000

<http://www.editions-calmann-levy.com/livre/titre-55887-Correspondance-Freud-Ferenczi-Tome-I-1908-1914-auteur-ecrivain-Sigmund-Freud-Docteur.html>

<http://www.editions-calmann-levy.com/livre/titre-56261-Correspondance-Freud-Ferenczi-Tome-II-1914-1919-auteur-ecrivain-Sigmund-Freud-Docteur.html>

<http://www.editions-calmann-levy.com/livre/titre-123419-Correspondance-Freud-Ferenczi-Tome-III-1920-1923-auteur-ecrivain-Sigmund-Freud-Docteur.html>

Thierry **Bokanowski**, « Sandor **Ferenczi** »

<http://www.carnetpsy.com/Library/Applications/Article.aspx?cpald=1312>

http://fr.wikipedia.org/wiki/S%C3%A1ndor_Ferenczi

Ferenczi aux éditions Payot

<http://www.payot-rivages.net/index.php?id=1&motsclcs=Sandor+Ferenczi>

Après **Ferenczi** : **Melanie Klein**, **Herbert Rosenfeld**, **Wilfred Bion**...

L'école kleinienne a défendu qu'il y a du transfert chez les psychotiques.

<http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/psychiatrie/enfant/therapie/melanie-klein.htm>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Herbert_Rosenfeld

http://fr.wikipedia.org/wiki/Wilfred_Bion

Cf. prises de notes de juin 2007.

Deux numéros de la revue **Institutions** ont été consacrés au transfert (mai et juin 1991)

articles disponibles en partie

(en attendant le nouveau site...)

<http://institutions.ifrance.com/>

Philippe **Rappard**, « L'aliénation transférentielle », **Institutions, Transfert (1)**, n° 8, mai 1991.

Ginette **Michaud**, « Transfert psychotique et trans-inscription »,

Institutions, Transfert (2), n° 9, juin 1991

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n9/transfert_%20psychotique.htm

👉 Le **transfert** chez les schizophrènes : comment faire ?

Ayant toujours en tête l'expérience de Saint-Alban, **Jean Oury** avance...

Comment pouvoir traiter dans un hôpital, quelque chose de l'ordre du transfert chez les schizophrènes ?

- ▶ multiplicité des occupations
- ▶ nécessité d'un milieu hé-té-ro-gène (pas de quartiers, de regroupements homogènes)
- ▶ prises en charges individuelle ou de groupe.

Jean Oury dit qu'il faudrait parler des groupes... Il cite **Bion**, la Tavistock clinic...

Pour commencer...

Jean Oury, **Ginette Michaud**,

« **Psychothérapie institutionnelle** », 1973

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/08/psychotherapie-institutionnelle->

« [...]Beaucoup d'autres auteurs devraient être cités.

En particulier **BION** et **RICKMANN**, en Angleterre, mais aussi **BIERER** qui crée, dès 1938 à la **TAVISTOCK CLINIC**, des Clubs sociothérapeutiques. Sur un plan plus clinique, citons **Harry Stark SULLIVAN** qui souligne, entre autres, l'importance du premier entretien avec le malade et le dynamisme interrelationnel, aussi bien dans la structure de la personnalité que dans les rencontres quotidiennes à l'intérieur de l'hôpital. »

Sur la Tavistock clinic

http://www.editionsduhublot.com/tavistock_clinic_1_5.html

<http://www.tavistockandportman.nhs.uk/>

Comment faire ? Il y a plein d'approches...

Indépendamment de celle de **François Tosquelles**,
Jean Oury cite **Gisela Pankow**, rencontrée au congrès de Zurich (1957), son
travail sur la **Spaltung** ...

*Sur Tosquelles,
Gisela Pankow,
la Spaltung
la prise en charge de psychotiques
pas seulement avec des moyens verbaux, ...
Cf. l'ensemble des prises de notes*

La Spaltung, la dissociation...
Il faut rappeler l'avancée apportée par **Eugen Bleuler** sur **les** schizophrénies

*Jean Oury revient périodiquement
sur ce thème.
Cf. l'ensemble des prises de notes*

Eugen Bleuler

http://fr.wikipedia.org/wiki/Eugen_Bleuler
<http://eric.bizot.pagesperso-orange.fr/desgros/auteurs/dissiden.html#bleuler>

Carl Gustav Jung

http://fr.wikipedia.org/wiki/Carl_Jung
Quelques éléments dans cet article

Jean-Loup Motchane, « **grandeur et malheurs de la psychiatrie** », **Agenda
de la pensée contemporaine, n° 15, hiver 2009**
http://agenda.ipc.univ-paris-diderot.fr/confluence.php?id_article=62

C'est tout de même **Jung** qui avait introduit les premières élaborations de
Freud, en Suisse, à Zurich, au Burghölzli, clinique psychiatrique universitaire,
dirigé alors par **Bleuler**.

<http://www.pukzh.ch/ueber-uns/geschichte/>
*sans comprendre vraiment l'allemand, je constate que
Bleuler ne figure pas dans la page histoire du site (Jung, oui)*

Jean Oury mentionne également le travail gigantesque et très consciencieux
(bien plus qu'on croit) d' **Emil Kraepelin**. Mais ça restait quand même à un
niveau de psychiatrie — ça veut rien dire, mais — 'traditionnelle', très solide
quand même mais avec des concepts quand même pas très évolutifs.

C'est également **Jung** qui a introduit une critique de la démence précoce de
Kraepelin, d'où la rencontre **Bleuler – Jung – Freud**

On dit que Freud n'était pas pour le terme « **schizophrénie** », il proposait
« **paraphrénie** », c'était un terme parallèle — ce n'était même pas un terme de
Kraepelin.

Emil Kraepelin

http://fr.wikipedia.org/wiki/Emil_Kraepelin

Dans l'entourage de **Kraepelin**, un médecin propose le terme **Hébéphrénie**,
mais ça restait dans le paradoxe...

Chez Freud... *je comprends que la classification restait concrète.*
(à élucider une prochaine fois)
*L'enregistrement audio ne me permet pas
d'identifier précisément le nom du médecin.
S'agit-il de Karl Ludwig Kahlbaum ?*
http://de.wikipedia.org/wiki/Karl_Ludwig_Kahlbaum
<http://www.whonamedit.com/doctor.cfm/624.html>

C'est très compliqué cette affaire, dit Jean Oury... ça peut expliquer par la suite
beaucoup de choses ... des cloisonnements, des scissions et cie...

Il est évident que c'est **Bleuler** qui avait raison. C'était vraiment tout à fait
nouveau sur le plan phénoménologique.

À Sainte-Anne, jusque dans les années 40, dans les certificats, on ne parlait pas
de **schizophrénie** ! On parlait de **démence précoce**, au sens de Kraepelin.

Il y a eu un congrès des neurologues psychiatres de langue française à Lausanne,
1927... Dans certaines communications les auteurs refusaient d'accepter ce
terme barbare de schizophrénie venu d'Allemagne ! ...

Heureusement qu'il y a eu des types à Sainte-Anne un peu plus astucieux...

[...]

Après... la guerre... maintenant on est moderne ! L'histoire, ça n'existe plus !

La notion de temps, la notion d'histoire...

[parenthèse]

Une parenthèse : régulièrement, Jean Oury recommande de parler un peu plus d'un historien actuel, **François Hartog**.

<http://crh.ehess.fr/document.php?id=317>

François Hartog

sa thèse sur Hérodote

puis, Ulysse

puis un livre en 2003, avec en sous-titre : le *présentisme*.

Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps, Seuil, 2003.

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020593281>

Un entretien avec François Hartog sur Régimes d'historicité

<http://www.vox-poetica.com/entretiens/hartog.html>

Jacques Lacan, La relation d'objet (1965-1966), Séminaire XIII, séance du 1^e décembre 1965

« La science et la vérité », *Écrits, Seuil, 1966*

« ... dire au passage que dans la psychanalyse, l'histoire est une autre dimension que celle du développement – et que c'est une aberration que d'essayer de l'y résoudre. L'histoire ne se poursuit qu'en contretemps du développement. Point dont l'histoire comme science a peut-être à faire son profit, si elle veut échapper à l'emprise toujours présente d'une conception providentielle de son cours. » (p.25)

François Hartog, entretien avec Annick Louis

<http://www.vox-poetica.com/entretiens/hartog.html>

« Le structuralisme, par exemple, vient jouer un rôle, vient s'installer, non pas pour récuser le temps et les temporalités mais pour dire : les questions que je me pose sont différentes ; je mets entre parenthèses cette question-là et je réfléchis à partir de propositions venues de la linguistique – à savoir la réflexion en termes structuraux. Ou alors, plus récemment, on a vu se développer ce qu'on peut mettre sous le nom de postmodernisme, surtout à partir du monde américain ; et là, si on ne veut pas réactiver les schémas évolutionnistes, on ne veut pas non plus des purs schémas structuraux qui seraient encore une façon de reconduire

les partages ou les grands partages, avec un observateur qui se met en dehors du champ d'observation. On propose alors l'idée que tout se joue dans une même contemporanéité. Il me semble qu'on saisit cette proposition postmoderne de la façon la plus nette dans l'architecture : tous les éléments auxquels on fait appel pour construire un édifice ou un monument sont traités comme s'ils étaient tous contemporains. De même des anthropologues ont défendu l'idée de la contemporanéité de tous avec chacun, et de chacun avec tout le monde. Mais si cette proposition a une utilité pratique, ou qu'elle vaut comme rappel, on en atteint néanmoins assez vite les limites. »

« Trouve-t-on d'autres signes ? Sûrement. Le fonctionnement de nos médias est plus qu'un signe, car c'est un élément qui se nourrit et qui nourrit ce type de rapport au temps ; la révolution informatique aussi, car on est dans l'immédiateté mondiale. Ces éléments sont plus qu'un signe puisqu'ils contribuent à formater le présent. »

« La suggestion des régimes d'historicité serait donc une manière de réintroduire les temporalités, la question du temps, en évitant de réactiver les schémas évolutionnistes, ni récuser les approches en termes structuralistes, mais en essayant de proposer une perspective sur le temps qui puisse faire droit à toutes ces composantes du rapport au temps, c'est-à-dire : nous sommes à la fois des contemporains et nous ne sommes pas des contemporains. Et l'important c'est, évidemment, le "à la fois". Alors cet instrument heuristique qu'est la notion de régime d'historicité, permet de s'interroger sur les modes d'articulation des trois catégories du passé, du présent et du futur, en parlant en termes de catégories, pas du contenu que l'on donne à chacune des catégories, mais des catégories elles-mêmes, et de la façon dont leurs articulations ont varié selon les lieux et selon les époques. À partir de là, je n'ai en aucun cas l'intention de prétendre qu'on posséderait une clé de l'histoire universelle, mais il me semble qu'on a, au moins, un instrument heuristique qui permet d'interroger ces modalités d'articulation. »

« Mais je voudrais revenir sur le fait que le "régime présentiste" est proposé sous la forme d'interrogation dans le livre : depuis une vingtaine d'années, voyons-nous l'émergence d'un nouveau régime d'historicité, dans lequel le présent serait

la catégorie dominante, ou n'est-ce qu'un moment, qu'une figure provisoire ? À cette question, je n'ai pas de réponse simple ou assurée. D'autant que, comme on l'a rappelé, un régime d'historicité n'est pas une affaire qui est décrétée par quelqu'un ou par une providence un beau matin. Simplement, je crois que le fait de poser cette hypothèse peut avoir une vertu heuristique, qui est de réfléchir sur la configuration de temporalité dans laquelle nous nous trouvons. Et on peut se demander encore : est-ce que notre situation présente – et il faudrait préciser l'extension de ce « nous » – serait celle d'un présentisme plein ou bien sommes nous dans un présentisme par défaut ? Et je disais qu'il faut préciser l'extension du "nous" car ce que nous percevons en Europe n'est évidemment pas perçu de la même manière en Chine, ou même aux États-Unis, ces pays qui sont à la fois neufs et vieux. Je ne veux pas imposer le présentisme à tout le monde ! On rejoint-là le débat mondial autour de la globalisation. La structure de la globalisation est plus présentiste qu'autre chose, du point de vue du temps ; on peut faire certainement des usages futuristes de la globalisation mais les ingrédients de la globalisation sont des éléments qui ont une composante présentiste. La globalisation a des traits présentistes ; donc même si ce présentisme est plus accentué dans notre vieille Europe, qui est, elle aussi, dans la globalisation mais qui y est entrée différemment parce que justement les rapports aux temps n'étaient pas les mêmes, elle n'est pas non plus une espèce d'isolat par rapport à un reste du monde qui serait lui uniquement dans un régime moderne d'historicité. »

François Hartog, Régimes d'historicité. présentisme et expériences du temps, Seuil, 2003, p. 216-217.

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020593281>

« Ainsi le présent s'est étendu tant en direction du futur que du passé. Vers le futur : par les dispositifs de la précaution et de la responsabilité, par la prise en compte de l'irréparable et de l'irréversible, par le recours à la notion de patrimoine et à celle de dette, qui réunit et donne sens à l'ensemble. Vers le passé : par la mobilisation de dispositifs analogues. La responsabilité et le devoir de mémoire, la patrimonialisation, l'imprescriptible, la dette déjà. Formulé à partir du présent et pesant sur lui, ce double endettement, tant en direction du passé que du futur, marque l'expérience contemporaine du présent. Par la dette, on passe des victimes du Génocide aux menaces sur l'espèce humaine, du devoir

de mémoire au principe de responsabilité. Pour que les générations futures aient encore une vie humaine et qu'elles se souviennent aussi de l'inhumanité de l'homme.

L'extension du présent dans la direction du futur donne lieu, soit, de manière négative, à un catastrophisme (en l'occurrence pas "éclairé"), soit, positivement, à un travail sur l'incertitude elle-même. C'est tout le champ de la "révolution probabiliste", selon une expression que reprend à son compte le mathématicien, Henri Berestycki. [...]

Dans sa version managériale, l'incertitude se traduit par la flexibilité : moins anticiper qu'être à tout instant le plus flexible possible, c'est-à-dire pouvoir être présent immédiatement ("être sur le coup"). Remarquons que cette mise au centre de l'incertitude et du présent ne vaut pas que pour le traitement du futur, elle peut également trouver à employer dans l'approche du passé, qui peut être, lui aussi, reconstruit comme multidirectionnel ou multiple. Jusqu'à un certain point, du moins. [...]

Mais, contradictoirement en apparence, ce présent dilaté, chargé de sa double dette, de sa mémoire double du passé et de l'avenir, est aussi guetté par l'entropie. L'instant, l'éphémère, l'immédiat le happent et l'amnésie seule peut être son lot.

Tels sont les principaux traits de ce présent multiforme et multivoque : un présent monstre. Il est à la fois tout (il n'y a que du présent) et presque rien (la tyrannie de l'immédiat). "Alors l'esprit ne regarde ni en avant ni en arrière. Le présent seul est notre bonheur", il suffit de faire entendre une nouvelle fois ces vers du Second Faust pour saisir que ce présentisme n'est pas ou plus le nôtre. Nous, au contraire, nous ne cessons de regarder en avant et en arrière, mais sans sortir d'un présent dont nous avons fait notre seul horizon. »

[fin parenthèse]

[reprise]

Reprenre des notions provenant de l'histoire, de la philosophie fait partie de cette **critique permanente** indispensable.

En tout cas, on peut critiquer sérieusement Freud, Lacan, mais on ne peut pas effacer leur apport. C'est inscrit. Si on efface, on retourne à un niveau archaïque. (*C'est ma façon de résumer*)

Patrick Coupechoux, Un monde de fous, Seuil, 2006

« En fait, il semble bien qu'une période soit aujourd'hui en train de s'achever : celle au cours de laquelle on avait tenté dès après la guerre avec plus ou moins de succès, de placer l'être humain au centre des préoccupations et de l'action publique. Cet achèvement est lié à notre fonctionnement social – que la folie, comme toujours, interroge –, marqué par l'individualisme et la compétition, par l'exclusion et l'abandon des éléments les plus faibles de la société, par l'obsession du gain et de la gestion. Le vieux thème de l' "inutilité sociale", déjà débattu à la veille de la Révolution française, conceptualisé jusqu'au meurtre entre les deux guerres, refait surface. Le monde actuel ne sait que faire de ceux qui ne sont pas – ou qui ne sont plus – compétitifs : personnes âgées, chômeurs, handicapés, jeunes des quartiers pauvres, malades mentaux... le vieux couple de la folie et de la misère est de nouveau là, sous nos yeux, dans la rue. Fous, délinquants et criminels se retrouvent une fois de plus sous le même toit, celui de la prison, comme au temps de Louis XIV. »

Une intervention à Lille

<http://antonin.blog.lemonde.fr/2006/12/12/patrick-coupechoux-intervention/>

On pourrait croire que Patrick **Coupechoux** exagère (la psychiatrie en régression de 200 ans !) : mais pas du tout ! dit Jean **Oury**. Sauf qu'aujourd'hui on a des moyens encore mieux qu'il y a deux cents ans... Il n'y avait pas de caméras il y a 200 ans...

On a fait tout un plat du **panoptique** (inventé au moment du Libre-commerce), mais maintenant, on peut l'avoir dans sa poche ! (les mini-caméras)

Jean **Oury** réitère la nécessité d'une critique permanente de tout ça.

Sur **Jeremy Bentham** et le panoptique

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Panoptique>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Jeremy_Bentham

➡ Y a-t-il ou non du transfert chez les schizophrènes ?

Les schizophrènes, des types sympas, copain/copain. C'est pas ça le transfert !

◆ Disparité subjective !

Cf. l'ensemble des prises de notes

◆ La fonction décisoire

En se référant à la période des années '70, quand se réunissaient régulièrement des éducateurs, des psychiatres, des psychologues, apparaissaient toujours les mêmes problèmes (que ce soit concernant des psychotiques, des élèves, des foyers de mères célibataires, ...)

Il y a une structure de groupe, donc une dimension collective qui doit certainement s'inscrire quelque part sur une logique concrète « d'organisation ».

Jean Oury trouve ce terme un peu « mauvais », car lorsqu'on parle d'organisation, on voit apparaître des organisateurs. De même, quand on dit : « décision », on voit apparaître des décideurs !

Il a introduit le terme de « décisoire » pour éliminer le « décideur » ! Mais ça ne suffit pas de le dire !

Je comprends que ça revient, dans notre monde actuel, même quand on ne le souhaite pas. JO fait allusion au besoin de désigner un décideur, simplement pour pouvoir « lui casser la gueule ». Révolution... de sauterelle, dit-il...

Jean Oury, « Introduction au pragmatisme en psychiatrie », Protée, Autour de Peirce : poésie et clinique, n° 3, hiver 2002, p. 77-78.

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006871ar.html>

« La fonction décisoire, c'est ce qui permet de choisir, pas à n'importe quel moment, mais au moment opportun, pour reprendre les termes antiques. À quel

moment intervient le Kairos, le moment opportun, qui peut justement tout changer, faire bifurquer les événements simplement en appuyant discrètement le petit doigt sur le plateau de la balance. Mais cette fonction décisive, qu'est-ce qui la justifie ? Il y a cette dimension de justification. Il faudrait y revenir pendant l'année. Qu'est-ce qui justifie que je dise : "Non, il ne faut pas de distributeur de boissons?". Ça peut sembler bizarre de corréler Kairos et le coca-cola ! Qu'est-ce qui justifie ça ? J'ai beau souligner ce que dit Tosquelles des rapports complémentaires, des rencontres, des échanges matériels, du bar, des échanges de toutes sortes, affectifs et autres. On le sait par coeur, tout ça. Mais au moment opportun, qu'est-ce qui justifie que je dise : "C'est maintenant, il ne faut pas attendre". Parce que si j'attends, il faudra encore attendre des années. Il y a des moments opportuns, un petit peu comme si un petit chat n'apprend pas à chasser des souris dans les premiers mois, on pourra lui mettre plus tard une souris sous le nez, il s'en foutra complètement. C'est du même ordre. Il y a des moments qu'il ne faut pas louper. C'est ce qu'on appelle la « stratégie analytique ».

« En attendant, le cinéma reste ce qu'il y a de plus proche de la vie. Si proche que ce qu'on a projeté de tourner un mardi, on ne pourra plus le reprendre le mardi d'après. Mais le mardi où on le fait, il y a une chance. Quand on part le matin ou le soir ou à midi, on sait qu'à un moment la chance va passer. Et pas une seule fois puisqu'on est plusieurs. C'est pour ça que les gens qui font du cinéma aiment tellement ça. Alors qu'à la télé, on sait bien que la chance ne passera jamais.. » (Jean-Luc Godard, cinéaste, scénariste, monteur, producteur, acteur, critique, in *La sortie de "Soigne ta droite"* — Godard : le cinéma meurt, vive le cinéma !, propos recueillis par Danièle Heyman, *Le Monde*, 30 décembre 1987, p. 10)

Jean Oury, « Pathique et fonction d'accueil en psychothérapie institutionnelle », Jacques SCHOTTE (éd.), *Le Contact*, De Boeck Université, 1990, p. 123-124.

Colloque international organisé par le Centres d'études pathoanalytiques de Louvain, 11-13 novembre 1988.

[http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20\(J.%20Schotte%20ed.\).pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20(J.%20Schotte%20ed.).pdf)

« Je voudrais pour terminer dire encore un mot du Praecox Gefühl. Personnellement, le Praecox Gefühl me semble une nécessité de base. Avant même qu'il y ait l'action, il est nécessaire de pouvoir s'orienter. Les

comportements catégoriels, au sens de Goldstein, dans une situation qui apparemment est confuse, doivent délimiter ce qui est essentiel : par exemple la dangerosité suicidaire. Le Praecox Gefühl n'est pas un diagnostic polydimensionnel au sens de Kretschmer. Ce sont les vecteurs de danger, pour les cas présents, qui forcément s'articulent avec une sorte de 'voyance', ou de sympathie au sens de Minkowski (diagnostic par sympathie...). C'est là que se pose l'articulation avec, à mon avis, une des plus grandes fonction qu'a également bien située Weizsäcker : 'la décision'. Il s'agit toujours d'une décision. Pendant un an, dans un séminaire à Ste Anne sur la décision, j'avais été amené à privilégier le terme de 'décisoire', au sens ancien du terme, au sens de la dimension de surgissement (aïon, aoriste...). Pour qu'il y ait du décisoire, il est nécessaire de s'appuyer sur une prégnance, catégorielle, sur le Praecox Gefühl. Mais la décision elle-même sera kairos, c'est-à-dire le moment opportun d'intervenir, qui n'a de sens, il me semble, que si on fait la boucle avec le décisoire, avec aïon, avec cette dimension de tension de durée, cette dimension stoïcienne des choses. C'est un peu ce que Lacan veut dire dans sa 'logique assertive' quand il parle des trois temps : l'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure. Pour qu'il ait un moment de conclure, il faut qu'il y ait un 'instant de voir', même si les deux ont lieu presque en même temps.

Il me semble que ce n'est qu'à ce moment-là qu'il y a l'assomption du risque, en tenant compte d'autrui dans son opacité. C'est le niveau éthique : on est responsable (comme dit Lévinas) de la responsabilité d'autrui. Cela ne veut pas dire qu'on va se substituer à lui : on est responsable de la responsabilité d'autrui dans cette décision dont on sait bien qu'elle n'est que passagère et très courte, mais qui va permettre de faire une coupure dans cette existence errante, dans cet égarement. C'est cette coupure qui est de l'ordre du kairos, mais associé au décisoire.

À ce stade,
Jean Oury va pouvoir poser la question
autrement...

 **Est-ce qu'on décide qu'il y a du transfert chez les schizophrènes ?**

Ça peut sembler bizarre comme formulation. Mais c'est une mise en question indispensable pour répondre à la question :

Est-ce qu'il y a du transfert chez les schizophrènes ?

Même sur le plan scientifique, en physique, en mathématiques, on décide quelque chose. Si on ne décide pas, il n'y a rien !

Cela nécessite de faire appel à une logique aléatoire.

Alors :

Est-ce qu'il y a du transfert chez les schizophrènes ?

Une façon de répondre, c'est de dire : **mais ça dépend !**

[Une allusion à **Lucien Bonnafé**.

Quand il était embarrassé dans une discussion, il disait : « ça dépend ! » ... c'était pas idiot parce que ça permettait de parler d'autre chose... ça dépend... « oui, oui, c'est très bien, mais... ça dépend », non pas : « ça dépend de quoi »]

On peut très bien **décider** — mais sérieusement — qu'il n'y a pas de transfert chez les schizophrènes... c'est ce que disent la plupart des gens d'ailleurs... et puis c'est comme ça !... et alors il faut voir les conséquences.

... en poussant un petit peu... ça justifie caméras, cellules, inoccupations, séjours courts, la destruction « vraie » du Secteur.

Donc, il faut savoir ce qu'on dit...

Mais si on décide : y a du transfert ! Il faut faire attention aussi !

Une armée de types : « on vient pour traiter le transfert du schizophrène ! », alors, c'est le comble ! C'est pas possible ! Il y aurait des écoles pour traiter le transfert du schizophrène ! On va apprendre en trois ans, avoir un diplôme qui pourra traiter tous les schizophrènes. Il s'agit pas de ça, non plus !

(Tout ce passage est plus ou moins verbatim)

À l'arrière-plan, on voit bien... c'est une complexité...

IV

↑ L'arrière-plan, la complexité

Quand on rencontre quelqu'un,...

*Pour désintriquer cette complexité,
JO procède à un nouveau montage de notions ou concepts
souvent visités,*

à retrouver dans l'ensemble des prises de notes.

◆ Les rapports complémentaires

Les **rapports complémentaires** : un des noeuds structuraux d'une collectivité.

Un terme d' **Eugène Dupréel** repris par **François Tosquelles**

Pour qu'il puisse y avoir quelque chose de l'ordre du transfert, il faut qu'il y ait, à l'intérieur même de l'établissement (État-blissement) un minimum de vie avec des échanges, un degré de liberté suffisant.

Jean Oury prend l'exemple du club, comme institution permettant la vie quotidienne avec toutes ses variétés, ses inattendus... les rencontres, ...

Et une vraie rencontre ne peut être programmée, c'est toujours par hasard.

◆ La rencontre

**Tuchè, tugkanon, automaton
lekton**

Cela rejoint une dimension qui apparaît, « en biais », chez **Lacan**, dans le séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964-65)

Jean **Oury**, intervention à une journée de formation de l'Aprec, Tours, 26 avril 2008.

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/07/jean-oury-lanalyse-institutionnelle.html>

« Lacan insiste bien. Il dit une vraie rencontre, ça fait sillon dans le réel, qu'on ne peut plus effacer. Après ce ne sera plus comme avant. C'est la définition même sur le plan métapsychologique de l'interprétation analytique. Si après c'est pareil, ce n'est pas une interprétation, même si elle est brillante. Une interprétation, parfois c'est un silence, c'est une rencontre. Ça marque : donc c'était ça ?

Pour l'ensemble d'une collectivité, il faut qu'il y ait possibilité de rencontres. Mais cela ne se fait pas sur ordonnance. Une vraie rencontre, ce n'est pas une organisation de rencontres. Dans les années 1970, j'avais été cité avec mon copain Roger Gentis dans un journal de très haut niveau, *Minute*. On lisait : Oury et Gentis, à La Borde, ils organisent des lieux de rencontres. J'ai demandé s'il fallait porter plainte et on m'a répondu surtout pas !

Une rencontre, ça se fait par hasard. Cela nécessite qu'il y ait un coefficient de liberté permanente. Mais la liberté, ce n'est pas n'importe quoi. Ce n'est pas le laisser aller. Pour qu'il puisse y avoir des effets de transfert, des effets thérapeutiques, des effets de rencontres, cela nécessite un minimum de structures. Ce n'est pas n'importe quoi. Même en pédagogie, en Belgique je crois, les écoles de pédagogie libertaire, elles n'ont pas pu continuer. Il fallait devenir autoritaire. Tout le travail de la pédagogie institutionnelle a été précisément de mettre en place des structures. Pour qu'il puisse y avoir un coefficient de liberté, cela nécessite une bien plus grande rigueur dans ce que l'on appelle une mise en place des structures. »

Dans cette séance,

Jean Oury ajoutera qu'il n'est pas contre les « libertaires », au contraire, mais pour des « libertaires structurés ».

Le terme de « structure » était interdit pendant une certaine période (JO devenu un « fli-chiatre » parce qu'il disait qu'il fallait une structure)

Roger **Gentis**, *Les murs de l'asile*, Maspero, 1974

http://www.serpsy.org/des_livres/Des_livres.html

<http://www.inter-zone.org/gentistitre.html>

http://www.serpsy.org/des_livres/livres_03/gentis.html

http://www.serpsy.org/des_livres/des_livres_2002/aloise.html

Patrick **Faugeras**, *Roger Gentis, un psychiatre dans le siècle*, Erès, collection « Rencontre avec... », 2005

<http://www.editions-eres.com/resultat.php?id=1573>

Un monde sans fous (documentaire)

<http://www.mediapart.fr/content/un-monde-sans-fous>

On ne peut pas parler de la rencontre à l'état pur, comme ça. C'est pas une chose.

Une rencontre, ça n'est valable qu'avec une autre notion, la notion de **lekton**, qui n'est pas seulement le *dicibile* mais tout le processus qui fait que ça peut se dire.

C'est dans le 'couplage' entre **tugkanon** et **lekton** qu'il y a une possibilité de mettre en question quelque chose de l'ordre de l'objet.

Johannes **Lohmann**

Ce linguiste a commenté de façon extraordinaire la notion de **lekton** chez les Stoïciens...

Sur le lekton, cf. l'ensemble des prises de notes

Pour qu'il puisse y avoir des multi-investissements, donc des rencontres non programmées, de l'ordre de l'inattendu...

Le terme de rencontre est un mot-clé pour permettre toute cette organisation...

« ... on prend par exemple l'exemple du bar :

Il y en a un qui compte l'argent, un autre qui sert et un autre ... je sais pas quoi ! Et s'il y en a un qui met l'argent dans sa poche, les autres lui tombent dessus, on en parle, en public, dans une... (*une réunion, je pense*). Il y a tout un

enchaînement de faits sur une **toile de fond qui tient**. Et c'est sur cette toile de fond qui tient qu'il peut y avoir quelque chose de l'ordre, disons, d'un **investissement personnel**, inattendu et c'est sur ce fond structuré qu'il peut y avoir rencontre...

C'est sur ce fond là qu'on peut peut-être reparler de **transfert**, de **greffes de transfert**.

◆ La Spaltung : les greffes de transfert

C'est à nouveau du travail de **Gisela Pankow** dont il est question en premier.

La **Spaltung**, n'est ni le clivage, ni le splitting... **dissociation** est le mot qui se rapproche le plus. Mais c'est l'image de l'arbre déchiqueté par l'orage qui dit le mieux la Spaltung...



<http://www.33-bordeaux.com/jardin-public.htm>

Il est très remarquable, sur le plan clinique, de la part de **Bleuler**, de parler de la Spaltung, à condition d'en respecter, disons le sens.

Quand une personne a justement une sorte d'**éclatement**, comme ça ? Qu'est-ce que ça veut dire dans un petit groupe, ou au club... Parfois ça prend bien... pendant quelques instants, même... y a des greffes... comme dit **Pankow** ! Des greffes de transfert qui permettent justement ... de recoller un peu les choses pendant un certain temps.

C'est dans ce sens-là que **Jean Oury** avait proposé, en 1973, en parlant du concept de transfert, que la **dissociation**, au sens de la **Spaltung**, ça se marque essentiellement d'abord dans l'appréhension qu'on a soi-même du transfert : et il avait proposé le terme de **transfert dissocié**.

C'est pour dire que quand on rencontre — **Tuchè** — quelqu'un — même pour la première fois — : on sent tout de suite quelque chose...

◆ Le Praecox Gefühl

C'est l'expression (mal traduite en français par *sentiment du précoce* !) proposée par un psychiatre hollandais, notamment dans un congrès en 1950.

Sentir qu'il y a quelque chose d'immédiat qui se passe...

Quand un schizophrène « vrai » (JO remarque maintenant il y a plein de « faux » schizophrènes ! Avec le DSM on décrète schizophrène n'importe qui !), on le sent immédiatement !

L'instant de voir, comme dit **Jacques Lacan**

Henricus Cornelius Rümke

http://nl.wikipedia.org/wiki/Henricus_Cornelius_R%C3%BCmke

« **Signification de la phénoménologie dans l'étude clinique des délirants** », p. 125-173.
Délires, Congrès international de psychiatrie. Paris 1950.
I – psychopathologie générale, psychopathologie des délires, Paris, Hermann, 1950

Texte revu pour sa forme française par le Dr Lainé.

« La phénoménologie de la rencontre ne joue qu'un rôle restreint en psychiatrie encore. Je n'ai trouvé que fort peu à ce sujet dans la littérature. J'ai l'opinion personnelle que justement cette forme de phénoménologie peut être de la plus haute importance. Dans une étude "Le symptôme-axe de la schizophrénie" et le "sentiment de précoce"³ j'ai exposé cela. Dans la rencontre avec le malade schizophrène l'investigateur sent une hésitation curieuse et un sentiment d'étrangeté, qui se rapportent à la rupture du rapport mutuel normal quand deux personnes se rencontrent. Ce qu'on appelle l'instinct de rapprochement et ses expressions est troublé d'un côté seulement. Le rapprochement de l'investigateur lui-même se heurte à l'absence du rapprochement du côté de l'autre. À ceci s'ajoute l'accroc de *Austausch-Affektivität* comme dit Vera Straszler. Beaucoup de phénomènes schizophréniques peuvent être expliqués en

³Studies in Voordrachten over Psychiatrie. Scheltoma en Holkema, Amsterdam, 1948.

partant de l'absence de l'instinct de rapprochement. Ils peuvent être vus comme les comportements d'un homme seul et à l'abri des regards. J'écrivis dans mon étude : "beaucoup d'altérations motrices sont les altérations motrices de l'homme séparé du monde extérieur. On n'a qu'à penser aux grimaces et mouvements singuliers, aux stéréotypies, tics, aux attitudes presque catatoniques de "l'homme seul" quand il n'est pas seulement seul mais aussi se sait à l'abri des regards, par exemple à la toilette ou dans la salle de bains fermée à clef". Ce n'est pas seulement le mouvement qui perd sa caractéristique de communicatif le plus important : le langage... Le monologue intérieur, même du normal, révèle quantités de déraillements, de bizarreries, de troubles d'idéations, de stéréotypies, de persévérations, etc. Souvent aussi nous trouvons des néologismes. Comme nous pouvons bien diagnostiquer la schizophrénie par le "sentiment du précoce", survenant chez l'investigateur, nous pouvons peut-être également faire ceci dans nombre d'autres maladies en analysant les sentiments qui surgissent chez l'examineur. Il nous faut apprendre à mieux enregistrer les changements de notre propre expérience intérieure. Nous "sommes" tout autres, dans la rencontre avec un homme maniaque, hystérique, psychopathique ou atteint d'une démence. Ainsi il est arrivé qu'une légère perte de décorum de mon côté annonça le commencement de la démence chez un malade dont la démence était à peine notable d'une autre façon. Mon collaborateur van den Berg⁴ a décrit dans sa thèse plusieurs autres perturbations dans la rencontre avec des malades schizophréniques. Sur ce fond général. » p. 162-163.

« J'ai souvent été frappé par le fait que je faisais mes diagnostics sur d'autres données que celles par lesquelles j'expliquais mes diagnostics une fois posés. La phénoménologie pourra aider à mettre fin à cette comptabilité double sur le terrain du diagnostic. Je vous rappelle maintenant mes trois malades délirants que j'ai décrits dans la quatrième partie de ce rapport. En se basant sur les phénomènes exprimés en termes de la psychopathologie objectivante exclusivement on ne pourrait diagnostiquer ces malades autrement que comme schizophrènes. Une brève conversation avec les malades nous a convaincu, moi et mes collaborateurs, qu'il n'en était pas question. Qu'est-ce que nous avons

⁴Berg, Jan Hendrik Van Den, *De betekenis van de phænomenologische of existentielle anthropologie in de psychiatrie*. Kemink, Utrecht, 1946.

remarqué chez ces malades ? Ou mieux encore, en premier lieu, qu'est-ce que nous avons remarqué chez nous-même ? Ceci : qu'en nous-même l'expérience curieuse que nous appelons le "sentiment de précoce" ne survint point. Chez ces malades il apparaissait clairement qu'il n'y avait pas d'appauvrissement intentionnel, qu'ils montraient dans une conversation qu'ils ne se cramponnaient pas à une attitude, que leur projet du monde, si pathologiquement altéré qu'il fut, n'excluait pas d'autres projets du monde. Ils projetaient un avenir, ils formaient des projets pour le temps où ils seraient guéris. Le délire était incorrigible, les contenus étaient suffisamment absurdes. Surtout chez A. et B., mais chez C. aussi la consistance du délire n'était pas aussi dure, pour ainsi dire, que celle du délire schizophrénique. Chez A. nous trouvons l'initiative d'écouter et d'enregistrer soi-même, en contraste avec la soumission aux hallucinations et au délire schizophrénique. » p. 166-167.

Wim Berkelaar,

« L'existentialisme à Utrecht. La visite de Jean-Paul Sartre en 1946 »
<http://www.revue-relief.org/index.php/relief/article/viewPDFInterstitial/39/38>



Quand on rencontre quelqu'un :

Comment-voit on s'il est ou non schizophrène ?

Praecox Gefühl...

Instant de voir...

On ne se trompe pas. Mais il faut une certaine expérience...
On peut prendre des images pour essayer de préciser..

D'un écrivain qui disait que la personnalité pour lui se rassemblait en un point dans la nuque, Jean Oury conserve ce 'ça se rassemble en un point'.

Et quand on voit quelqu'un de normopathe, non schizophrène, on ne se pose même pas le problème ! Il est là, c'est tout. (*Je comprends : il est rassemblé en un point, pour conserver l'image de l'écrivain*)

Et quand on voit un schizophrène, ça fait quelque chose !

On a l'impression ... Où il est ? Il est là mais il y a des bouts qui manquent ! Un bout qui est ailleurs ! Ça se sent immédiatement... Praecox Gefühl !

Dans la **rencontre**, pour Jean Oury il y a une **dimension de transfert (Übertragung)**

La dissociation, la Spaltung, se sent tout de suite dans le Praecox Gefühl, dans la rencontre avec l'autre : **transfert dissocié**.

Il faut travailler avec ça.

➡ Comment faire ?

Comment faire pour prendre en charge (cette formulation ne satisfait pas Jean Oury)

... « **prendre en psychothérapie** » un **schizophrène dans un groupe** ?

Il y a les **astuces** de **Gisela Pankow**, par des circuits intermédiaires comme la pâte à modeler, etc...

C'est peut-être même à rapprocher des techniques de corps (une stagiaire psychologue à étudié cet aspect dans sa thèse. La pratique de l'équitation par des schizophrènes : ça peut sembler bizarre, mais ... le cheval ... pour remplacer la pâte à modeler... c'est possible...)

Ce sont des problèmes de corps, c'est le **CORPS** qui est **dissocié**. Mais le corps est inséparable de la pensée, du langage. Ce n'est pas nouveau !

http://fr.wikipedia.org/wiki/Baruch_Spinoza

Baruch Spinoza, Éthique, II, Proposition XXI, scolie, Seuil, Collection Essais (bilingue), 1999, p. 143

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020360562>

« L'Esprit et le Corps, c'est un seul et même Individu que l'on conçoit tantôt sous l'attribut de la Pensée, tantôt sous celui de l'Étendue »

Première publication de l'Éthique : 1677.

Gilles Deleuze, Spinoza. Philosophie pratique, Minuit, 1981, p. 28-29.

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=2016

« Spinoza propose aux philosophes un nouveau modèle : le corps. Il leur propose d'instituer le corps en modèle : "On ne sait pas ce que peut le corps" Cette déclaration d'ignorance est une provocation : nous parlons de la conscience et de ses décrets, de la volonté et de ses effets, des mille moyens de mouvoir le corps et les passions – mais nous ne savons même pas ce que peut un corps⁵. Nous bavardons, faute de savoir. Comme dira Nietzsche, on s'étonne devant la conscience, mais, "ce qui est surprenant, c'est bien plutôt le corps..." Pourtant, une des thèses théoriques les plus célèbres de Spinoza est connue sous le nom de parallélisme : elle ne consiste pas seulement à nier tout rapport de causalité réelle entre l'esprit et le corps, mais interdit toute éminence de l'un sur l'autre. Si Spinoza refuse toute supériorité de l'âme sur le corps, ce n'est pas pour instaurer une supériorité du corps sur l'âme, qui ne serait pas davantage intelligible. La signification pratique du parallélisme apparaît dans le renversement du principe traditionnel sur lequel se fondait la Morale comme entreprise de domination des passions par la conscience : quand le corps agissait, l'âme pâtissait, disait-on, et l'âme n'agissait pas sans que le corps ne pâtisse à son tour (règle du rapport inverse, cf. Descartes, Traité des passions, articles 1 et 2). D'après l'Éthique, au contraire, ce qui est action dans l'âme est aussi nécessairement action dans le corps, ce qui est passion dans le corps est aussi nécessairement passion dans l'âme⁶. Nulle éminence d'une série sur l'autre. Que veut donc dire Spinoza quand il nous invite à prendre le corps pour modèle ?

Il s'agit de montrer que le corps dépasse la connaissance qu'on en a, et que la pensée ne dépasse pas moins la conscience qu'on en a. [...]

Bref, le modèle du corps, selon Spinoza, n'implique aucune dévalorisation de la pensée par rapport à l'étendue, mais, ce qui est beaucoup plus important, une dévalorisation de la conscience par rapport à la pensée : une découverte de l'inconscient, et d'un inconscient de la pensée, non moins profond que l'inconnu du corps.

C'est que la conscience est naturellement le lieu d'une illusion. Sa nature est telle qu'elle recueille des effets, mais elle ignore les causes. »

⁵Ethique, III, 2, scolie

⁶Ethique, III, 2, sc. (et II, 13, sc.)

Pascale **Gillot**, « **Corps et individualité dans la philosophie de Spinoza** », *Methodos, Figures de l'irrationnel*, 2003/3
<http://methodos.revues.org/114>

Comment traiter cette dissociation ?

Ça se traite peut-être plus spontanément qu'on le croit !

... à condition qu'il y ait une structure tenant compte des rapports complémentaires...

... que pour faire quelque chose tu es obligé de demander à un autre, qui demande à un autre et qui fait des liens... fragiles... de pseudo-rencontres, mais qui peuvent, au bout d'un certain temps, créer de véritables surfaces de « reprises », de surfaces de tissage... d'existence.

« Et c'est pourquoi je disais : **transfert dissocié**. »

◆ Les constellations

Jean Oury revient sur l'expérience de la clinique de Chestnut Lodge et des travaux de **Stenton** et **Schwartz** rapportée par **Paul-Claude Racamier**

Il insiste ce soir sur l'**hé-té-ro-gé-né-i-té** indispensable du groupe formant une constellation autour du patient.

Pierre Delion, « **Thérapeutiques institutionnelles** », 2006.
<http://www.psychiatrie-desalieniste.com/Therapeutiques-institutionnelles.html#precis15>

« Il ne s'agit pas de réunir les psychiatres, les psychanalystes ! Faut réunir justement les gens, qui voient le type dans la journée : c'est-à-dire un cuisinier — à condition que les cuisines soient pas fermées ! — les cuisiniers, jardiniers, et les femmes de ménage, un infirmier, des médecins, un type de l'administration... et on parle pendant deux heures de ce type et le lendemain il est complètement changé ! Pourquoi ? On a touché ... »

... **Tosquelles** avait dit à JO : tu as remué le contretransfert institutionnel !

JO dit qu'il a compris très tard ce que voulait dire **Tosquelles**. Il pensait qu'on avait remué quelque chose de l'ordre de la rencontre (les autres ne se comportaient plus pareil avec la personne en question, ils n'avaient plus la même allure, quelque chose d'impalpable, un mouvement de la main, un sourire...)

◆ Le sens, *Sinn*

*Comme pour le reste
cf. l'ensemble,
ici peut-être en partant de février 2010*

Mais il y a autre chose :

... JO aurait tendance à dire : on a travaillé, au plan collectif, au niveau du **sens**, au sens de **Sinn**, pas *Bedeutung*.

Et le sens, il n'est justement pas dans les gestes ou dans les mots ou les lignes... mais entre les mots, entre les lignes...

Et ce travail au niveau du sens (« on a travaillé sans qu'on s'en doute ») a modifié quelque chose mais quoi ?

Jean Oury parle d'un « **impact très subtil** », au niveau du transfert dissocié.

Pendant un certain temps, quelque chose s'est réuni là, sans qu'on le sache...

Mais il faut des conditions, bien sûr, pour qu'une constellation marche !

Ne pas être embarrassé par des problèmes de hiérarchie. Ce qui oblige à remettre en question tout l'établissement !

◆ Le sérieux et l'humour

Donc, tout un système de **rapports complémentaires**, d'**hétérogénéité**, de **dimensions plurielles** pris non pas forcément dans ce qu'on appelle le **sérieux** mais dans une dimension qui, selon JO, fait partie du traitement, ... qui est plus sérieux que le sérieux : qui est une dimension d' **humour** !

S'il y a pas d'humour, c'est zéro, tout ça ! Mais l'humour, on l'a pas sur commande !

On a travaillé sans le savoir, il faut surtout pas trop le savoir ... sur quelque chose qui est efficace. Mais...

➡ Qu'est-ce qui est efficace ?

JO annonce qu'il va poser une hypothèse, mais auparavant...

« Coloniser » Lacan

Il s'agit de reprendre, encore une fois, à partir d'avancées, qu'il faudrait « coloniser », chez **Lacan**...

Jacques **Lacan**, « **L'étourdit** » (1972)
<http://www.ecole-lacanianne.net/documents/1972-07-14.doc>

C'est un texte « un peu fantaisiste mais très subtil ».

Un texte qui commence par cette phrase :

« **Qu'on dise /reste oublié derrière ce qui se dit/ dans ce qui s'entend** »

◆ Le point de transfert : au niveau du « dire » inaccessible

Jean **Oury**, « **Liberté de circulation et espace du dire** », intervention à **Tours, mai 1998, journée d'étude de l'Association de recherche clinique du premier secteur (A) de psychiatrie d'Indre-et-Loire**
<http://cliniquedelaborde.pagesperso-orange.fr/Auteurs/OURY%20Jean/Textes/texte11.htm>
« À ce sujet-là, je voulais juste dire un mot pour préciser ce qu'on appelle le dire. Par exemple, dans ce texte de Lacan que je citais tout à l'heure, "L'étourdit", dès la première page, il y a une phrase sur laquelle il va essayer de travailler.

C'est une phrase où il y a la distinction entre le dire et le dit. Il met le dire au subjonctif. C'est très intéressant. Lacan, c'est un grammairien, au sens traditionnel, c'est-à-dire de la logique; la logique même, c'est la grammaire, ce n'est pas la syntaxe. Il dit : "Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend". Comment retenir ce truc-là ? J'avais imaginé de rapprocher ça (c'est une abduction, une hypothèse) de ce qu'il dit dans un autre séminaire (Je crois que c'est dans *Encore*). Il se demandait comment on peut représenter le processus analytique. Et il reprenait là une espèce de graphe, qu'on retrouve aussi chez Peirce, ce qu'il appelle "le huit inversé". Pour ceux qui connaissent cela, c'est la coupure du crosscap.

Le huit inversé, c'est un huit dont on renverse la tête, cela forme ce qu'il appelle le "raffé", c'est-à-dire qu'on passe d'un côté à l'autre. Le grand cercle, cela forme ce qui représente pour Lacan la demande. Le désir, c'est le petit cercle ; le point T, c'est le point de transfert. Et puis il y a la ligne de l'identification. Le processus analytique, c'est ce qui va ramener tout le temps au point de transfert. Le transfert, c'est une position en rapport avec ce que Lacan appelle le désir de l'analyste. L'analyste (enfin, son inconscient) doit être plus désirant que l'analysant, et il ne doit pas non pas vraiment le ramener à l'ordre, mais presque, en fin de compte. Donc, ramener à ce point de transfert. Surtout, ne pas en rester à l'identification. Il ne s'agit pas de s'identifier à l'analyste en disant : "Ah ! Ce qu'il est beau ! Ce qu'il est intelligent ! Etc..." C'est une imbécillité. Ça arrive, mais il faut "traverser", comme dit Lacan, traverser l'identification. C'est pour ça qu'il y a un raffé. Alors, je me suis servi de ce schéma-là en plaçant "qu'on dise" au niveau du cercle du désir. "Reste oublié derrière ce qui se dit", au niveau de celui de la demande, ce qui me semble assez logique. Et "dans ce qui s'entend", à l'extérieur de tout ça. »⁷

Ce mercredi, Jean Oury va plus vite, déplie moins sa pensée que dans l'intervention de Tours...

Il parle du **point de transfert** au niveau du « **dire** » et aussitôt après de la **perte dans l'identification**.

⁷C'est donc un extrait de la version accessible à partir du site de La Borde. Je n'ai jamais rencontré ailleurs ce terme 'raffé' : si quelque lecteur attentif peut me confirmer que le terme exact est celui-là...

Mais le dire est inaccessible.

Et l'on ne peut rien comprendre si l'on ne fait pas la distinction entre le **dire** et le **dit**

Et le « dit », ça n'est pas forcément ce qu'on entend ! C'est simplement un petit bout des choses !

Or, c'est toute cette armature-là qu'il faudrait redessiner.

◆ **Le langage, les *Vorstellungsrepräsentanz***

La distinction entre le dire et le dit, c'est aussi celle entre le langage — au sens structural — et la langue.

Et le langage, ça ne s'entend pas !

Le langage, c'est un regroupement de signifiants

Vorstellungsrepräsentanz représentant-représentation

en rapport avec ce que **Freud** appelait le refoulement originaire

UrVerdrängung refoulement originaire

Dans la schizophrénie, il y a une espèce d'éclatement, le refoulement originaire ne fonctionne pas.

Le refoulement originaire n'a de sens que s'il est **enclôS** ! Et qu'est-ce qui l'enclot ?

« Ça peut sembler de la pataphysique ce que je raconte là... »
cf. en partant de janvier 2010

◆ **La métaphore primordiale**

Ce qui l'enclot, le « couvercle de fermeture » : la métaphore primordiale de **Jacques Lacan**

L'oubli de l'oubli

C'est l'expression d'un patient psychotique que connaît JO pour dire cet état épouvantable, à la suite d'un événement précis. (*JO ajoute : « il faut rester modeste et bien écouter ! »*)

C'est ça qui est effrayant.

Quand il y a l'oubli de l'oubli, on ne peut pas se souvenir.

et
Pour se souvenir, il faut qu'il y ait de l'oubli...

Il ne faut pas confondre oubli et se souvenir.

L'oubli de l'oubli

C'est une fuite : il n'y a pas de recentrement. Il n'y a plus de structure. Il n'y a plus de **Vorstellungsrepräsentanz**

« **Coloniser** » **Lacan (bis)**

« **l'inconscient est structuré comme un langage** »

Jean Oury trouve que Lacan n'a pas assez expliqué cette formule.

◆ **Langue < abîme > Langage**

Il va rappeler la différence entre la langue (la communauté linguistique) qui fait la parole entendue, et le langage, qui est une structure. Il y a un abîme entre les deux.

Cet abîme ne pouvant être franchi que grâce à une logique particulière.

Je comprends que la logique institutionnelle peut être cette logique-là à condition qu'on ne vienne pas mettre des bâtons dans les roues par des règlements idiots.

◆ Le Semblant

Dans cette structure-là, où il y a de **lalangue**

C'est là qu'apparaît ce qui est le plus efficace : le **semblant**

◆ Les Wesen sauvages : un pont entre parole et langage

En référence aux derniers travaux de **Maurice Merleau-Ponty**

◆ La logique poétique

Et l'on retrouve **François Tosquelles** :

Ce qui fait le pont, le passage entre la langue, la parole et le langage cela nécessite une logique bien plus complexe que la logique habituelle, c'est la **logique poétique**

➔ On ne peut pas parler du transfert, du transfert dissocié si on n'a pas ça en tête. Mais ça ne suffit pas non plus...

➔ Comment faire « tenir » ?

Comment pouvoir établir une continuité, « faire tenir » ?

◆ La dimension anaphorique, Le déictique

On travaille dans un certain **contexte**,

Il faudrait déjà savoir travailler ce terme. Jean Oury fait référence à **Roland Barthes**

Voici ce que j'ai trouvé
Extrait de la page Wikipedia sur Roland Barthes
http://fr.wikipedia.org/wiki/Roland_Barthes

« Dans le mythe, écrit Barthes, la chaîne sémiologique « signifiant/signifié = signe » est doublée. Le mythe se constitue à partir d'une chaîne pré-existante : le signe de la première chaîne devient le signifiant du second. Barthes donne l'exemple d'une phrase figurant comme exemple dans une grammaire : c'est un signe composé de signifiant et signifié, mais qui devient dans son contexte de grammaire un nouveau signifiant dont le signifié est "je suis ici comme exemple d'une règle grammaticale" »

Roland Barthes, Mythologies (1957), Seuil
« mythologique »
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020005852>

Autrement dit, le contexte n'est pas une simple tablature de structure comme un langage quelconque. C'est déjà une complexité.

Dans un contexte, où il y a liberté de circulation, possibilités de rencontres,... on peut mettre en acte la **dimension anaphorique** : il se passe quelque chose, ça construit quelque chose qui va pouvoir ne pas être forcément dit mais qui va permettre qu'il y ait du **déictique**.

Jean Oury, « Transfert, multiréférentialité et vie quotidienne dans l'approche thérapeutique de la psychose », Cahiers de psychologie clinique 2/2003 (n° 21), p. 155-165.
<http://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2003-2-page-155.htm>

« On le voit bien dans la vie de tous les jours, quand on rencontre quelqu'un : des fois on n'y prête pas attention, mais en général, on se fait un signe, qui, parfois, est plus important qu'une parole. C'est une dimension "déictique" : faire

des signes qui veulent dire quelque chose, mais qui ne peuvent fonctionner, pratiquement, que si ça s'inscrit dans une relative temporalité, dans une dimension "anaphorique", c'est-à-dire que ça ne prend sens que parce que celui à qui on s'adresse sait déjà qu'il y a quelque chose qui s'est passé, qu'il suffit d'un signe pour... Cette pratique est bien plus générale qu'on ne le croit. Il y a de l'anaphorique et du déictique au niveau de la vie quotidienne. »

Jean **Oury** et al. « Entretien avec Jean Oury »
VST - Vie sociale et traitements 4/2005 (n° 88), p. 18-22.
<http://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2005-4-page-18.htm>

« Sur un plan plus général, il y a une politique institutionnelle qui empêche, de plus en plus, le processus d'inscription, ce que, en sémiotique, Michel Balat appelle la "fonction scribe". Dans la logique triadique, il y a le *musément*, la *fonction scribe* (l'inscription) et l'*interprétant*. Une triade. Pour qu'il puisse y avoir événement, il faut qu'il y ait inscription ; mais ce n'est pas l'écriture. Pour qu'il y ait l'écriture, il faut l'interprétant. Dans un système institutionnel, il doit y avoir une fonction scribe généralisée : quand il se passe quelque chose, ça compte, ça s'inscrit dans les habitudes, etc. Ce qu'on appelle une fonction d'inscription se manifeste sur le plan logique dans la dimension qu'on appelle anaphorique. Une fois que c'est là, après, on sait : il n'y a plus besoin de faire de discours, on est dans le diacritique. C'est le résultat d'une inscription. »

Pierre **Delion**, « Franchir le tabou du corps en psychiatrie »,
L'information psychiatrique, vol. 85, n.1, 15-25, janvier 2009, Le corps retrouvé.

http://www.john-libbey-eurotext.fr/fr/revues/agro_biotech/sec/e-docs/00/04/48/06/article.phtml
disponible aussi sur le site de Michel Balat
<http://balat.fr/Le-corps-retrouve-par-Pierre.html>

« La deuxième année représente donc une période stratégique de bifurcation. L'enfant est dans un mouvement extraordinaire de découverte du monde avec sa musculature et son désir d'en prendre possession. Il va vers tout ce qui l'intéresse et s'éloigne de tout ce qui le rebute. Mais dans le même temps, il parvient peu à peu à mieux maîtriser les expressions vocales coïncidant avec la désignation du

monde qu'il a entreprise : il pointe avec son doigt, souvent son index, l'objet qu'il veut absolument avoir en sa possession, c'est le pointage proto-impératif ; lorsqu'il commence à le faire avec son index, ce geste de désignation est en général accompagné du mot que lui propose maman ou papa : "ah ! tu veux un bonbon" ; et l'enfant qui se développe sans difficultés va rapidement opter pour le mot à la place de la désignation par l'index de l'objet dont il a besoin (la fonction déictique). L'enfant qui se tient devant la boîte à bonbons, les mains derrière le dos et dit d'une petite voix contenue, en rougissant et en baissant les yeux : « bonbon », nous indique qu'il a compris la leçon, et cette petite scène montre à l'envi qu'il a déjà intériorisé le fait que l'obtention de bonbons ne sera pas illimitée. Il réutilisera le pointage lorsque quelques mois plus tard, envahi par une émotion soit positive, soit négative, il aura besoin de la partager avec son parent, d'abord pour se délivrer du débordement émotionnel auquel l'objet en question aura donné lieu, puis pour en comprendre la ou les raisons d'être là, au bout de son index, dans le droit prolongement de son regard ! C'est ainsi que lors de la promenade en voiture, l'enfant commente depuis son siège arrière ce qu'il voit, et à un moment, l'émotion grandit et il montre le très gros engin de chantier qu'il a repéré au bout de la rue. Il ne s'agit plus de lui donner l'objet qu'il désigne, il veut "seulement" partager l'émotion qui l'a envahie à la vue de cet engin extraordinaire pour lui. C'est le partage émotionnel qui est important et l'échange avec autrui. Va s'ensuivre une conversation sur les engins de chantier qui le ravira d'aise. Il s'agit alors du fameux pointage proto-déclaratif dont la fonction vient indiquer que l'enfant compte sur le lien avec un autre qui peut l'aider à grandir et avec qui partager les émotions débordantes. C'est ce que les enfants à risque d'autisme ont tellement de mal à acquérir. »

Sur la fonction **phorique**, la fonction **sémaphorique**

Du grec ancien **-φορος** (-foros), provenant de **φέρειν** (feréin) « porter ».

Pierre **Delion**, « Les choses de la vie (quotidienne) »,
Institutions, n° 19, décembre 1996, **La vie quotidienne**
http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/les%20choses%20de%20la%20vie%20quotidienne%29.htm

L'anaphore en rhétorique
http://fr.wikipedia.org/wiki/Anaphore_%28rh%C3%A9torique%29

Jean Oury établit un rapprochement avec le transfert dissocié.

Un travail 'en individuel' avec un patient ne prend sens que s'il y a un support qui renvoie à d'autres structures, d'autres personnes, d'autres malades, d'autres occasions... (*J'espère ne pas trop déformer la pensée de JO*)

Cela déclenche une nouvelle question...

➤ Quelle est la qualité du tissu ?

(je comprends : quelle est la qualité du contexte, du support)

◆ La logique ménippéenne, carnavalesque

Jean Oury fait appel à Julia Kristeva pour parler de ce qui est à la base même de ce qui ne se dit pas mais qui se fait même sans se dire et qui est quelque chose de l'ordre de ... de la quotidienneté !

Un niveau logique où il n'y a plus tellement de distinctions...

Jean Oury, « Pathique et fonction d'accueil en psychothérapie institutionnelle », in Jacques Schotte (ed.), *Le Contact*, Bibliothèque de pathoanalyse, Éd. De Boeck, 1990, p. 111-125.

[http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20\(J.%20Schotte%20ed.\).pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20(J.%20Schotte%20ed.).pdf)

« Ce texte pourrait rejoindre, juste à titre d'indication, bien que ce soit un peu différent au niveau logique, les élaborations de Julia Kristeva à propos de la "chora sémiotique". J'enlèverais le mot "sémiotique", ou je le mettrais plutôt entre parenthèses, pour parler de ce qu'elle nomme l'hypodoxeion, c'est-à-dire cette concavité réceptive proche du pathique, mais qui n'ouvre pas vraiment vers le pathique... On peut se référer également aux élaborations de Julia Kristeva à propos d'une certaine forme de logique : "la dialogique", "la logique planaire", dans ses commentaires sur Bakhtine. En particulier, Kristeva fait apparaître une logique qui est très proche, à mon avis, de ce qui est en question : la logique ménippéenne ou la logique

carnavalesque. On a souvent affaire à cela. Si on est suffisamment vigilant, on voit cette dimension ménippéenne apparaître. Et il faut en profiter pour essayer d'établir des systèmes de rencontres hasardeux... J'avais écrit un petit article intitulé "Hasard'eux" : eux du hasard. On peut dire qu'il y a possibilité, dans des systèmes ouverts, de mettre en question le désir, même le plus égaré, le plus dans "l'a-dire", pour qu'il puisse y avoir fonction interprétative. »

Julia Kristeva, *La Révolution du langage poétique*, Seuil, 1974, Folio Essais 1950, p. 22-23

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020353373>

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1976_num_31_3_293738_t1_0599_0000_001

« 2. La « chora sémiotique » : ordonnancement des pulsions. »

« Des quantités discrètes d'énergies parcourent le corps de ce qui sera plus tard un sujet, et, dans la voie de son devenir, elles se disposent selon les contraintes imposées à ce corps – toujours déjà sémiotisant – par la structure familiale et sociale. Charges "énergétiques" en même temps que marques "psychiques", les pulsions articulent ainsi ce que nous appelons une chora : une totalité non expressive constituée par ces pulsions et leurs stases en une motilité aussi mouvementée que réglémentée.

Nous empruntons le terme de chora à Platon dans le Timée pour désigner une articulation toute provisoire, essentiellement mobile, constituée de mouvement et de leurs stases éphémères. Nous distinguerons cette articulation incertaine et indéterminée, d'une disposition qui relève déjà de la représentation et qui se prête à l'intuition phénoménologique spatiale pour donner lieu à une géométrie. Si la description théorique de la chora que nous poursuivons, suit le discours de la représentation qui la donne comme évidence, la chora elle-même, en tant que rupture et articulations – rythme – est préalable à l'évidence, au vraisemblable, à la spatialité et à la temporalité. Notre discours – le discours – chemine contre elle, c'est-à-dire s'appuie sur elle en même temps qu'il la repousse, puisque, désignable, réglémentable, elle n'est jamais définitivement posée : de sorte qu'on pourra la situer, à la rigueur même lui prêter une topologie, mais jamais l'axiomatiser. [...] ni modèle ni copie, elle est antérieure et sous-jacente à la figuration donc à la spécularisation, et ne tolère d'analogies qu'avec le rythme vocal ou kinésique. »

« Platon insiste sur le caractère nécessaire mais non divin parce qu'instable, incertain, tout en mutation et en devenir, du réceptacle (ὑποδοξεῖον – hupodoxeion) qui est nommé aussi espace (χωρα – chora) vis à vis de la raison ; il est même innommable, invraisemblable, bâtard : “Une place indéfiniment ; il ne peut subir la destruction, mais il fournit un siège à toutes choses qui ont un devenir, lui-même étant saisissable, en dehors de toute sensation, au moyen d'une sorte de raisonnement bâtard ; à peine entre-t-il en créance ; c'est lui précisément aussi qui nous fait rêver quand nous l'apercevons, et affirmer comme une nécessité que tout ce qui est doit être quelque part, en un lieu déterminé...” (Timée, § 52 [...]) » p. 23 (note de bas de page)

Julia Kristeva, in « **Une poétique ruinée** », présentation de **Mikhail Bakhtine**, *La poétique de Dostoïevski*, Seuil, 1970, *Essais*, 1998, p. 5-21
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020353373>

« Les écrits de Dostoïevski ne “représentent rien” : aucun personnage, aucune réalité, aucun auteur extérieur au tissu où ils germent et qui seraient autonomes à l'égard d'une matière que détermine l'instance d'un “je” en désir de l'autre. Ces textes analysent le rapport du sujet à son discours, donc de l'avant-sujet dans les discours qui deviennent, par là-même, une scène onirique, conglomérat de différences en heurt. Le miroir, où se trouvait un logos monolithique – une “monologique” – n'est plus ; c'est dans son tain que se produit ce que Bakhtine entend dans les voix de la polyphonie dostoïevskienne. [...]

Que cette exploration de l'interdiction – qui est en même temps une traversée de l'autre côté de la représentation – ne soit pas une illusion optique du lecteur ni du nouveau-né de la culture, mais qu'elle anime toute une tradition, c'est ce que l'historicisme de Bakhtine lui permet de démontrer. Il dévoile ainsi que cet au-travers de la représentation, ce travail qui la ruine, a toujours été l'autre du discours théologique, a toujours constitué l'espace dramatique où le “je” prend le masque d'un rire ambigu ou de l'excès sexuel pour mimer le théâtre de son analyse, c'est-à-dire sa mort. De la ménippée grecque à Lucain et Pétrone, au carnaval médiéval – théâtre sans scène, donc sans spectateur et sans représentation, car chacun y est son auteur et son acteur, son même et son autre – à Rabelais et Swift, à Joyce, Artaud et Bataille, ce rire mortuaire du “je” désacralisé s'accroît et se précise, de plus en plus corrosif et efficace, il détruit le monologisme du discours littéraire représentatif et pose la scène généralisée kaléidoscopique et plurielle où nous ne voyons rien car elle nous voit. » p. 21.

Mikhaïl Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski* (1929, 1963), Seuil, 1970, *Essais*, 1998.
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020353373>

« Ce genre tient son nom d'un philosophe du III^e siècle avant JC, Ménippe de Gadare, qui lui a donné sa forme classique. [...] “La satire ménippée” a exercé une énorme influence sur la littérature chrétienne (de la période antique), sur la littérature byzantine (et par là sur la littérature russe ancienne). Sortant de l'Antiquité, elle continua à se développer sous différentes variantes et différents noms, au Moyen Âge, pendant la Renaissance et la Réforme, jusqu'à nos jours même ; en fait, son évolution dure encore (qu'on en ait conscience ou non). Ce genre carnavalesqué, extraordinairement souple et changeant comme Protée, capable de pénétrer les autres genres, eut une influence capitale, mal étudiée et appréciée pour l'instant, sur le développement des littératures européennes. La “satire ménippée” est devenue un des principaux véhicules de la perception du monde carnavalesque, dans la littérature même la plus moderne. [...]p. 168-169.

8. La ménippée fait appel, pour la première fois, à ce qu'on peut appeler l'expérimentation morale et psychologique, à la représentation d'états psychiques inhabituels, anormaux : démence de toutes sortes (“thématique maniacale”), dédoublements de la personnalité, rêveries extravagantes, songes bizarres, passions frisant la folie, suicides, etc. Tous ces phénomènes ne se contentent pas d'un rôle anecdotique, mais influent sur la forme même du genre. Les rêveries, les songes, les folies détruisent l'unité épique et tragique de l'homme et de son destin, découvrent en lui un homme différent, des possibilités d'une autre vie. Le personnage perd son achèvement, son monisme ; il cesse de coïncider avec lui-même. Les rêves sont courants dans l'épopée également, mais ils y sont prophétiques, incitent à des actions précises ou mettent en garde, et ne poussent pas l'homme à dépasser les limites de son destin et de son caractère, ne détruisent pas son autarcie. Bien sûr, cet inachèvement de l'homme et sa non-coïncidence avec lui-même ont, dans la ménippée, un caractère assez élémentaire, embryonnaire, mais ils sont déjà une ouverture et permettent de voir l'homme sous un jour nouveau. La destruction de l'achèvement de l'homme y est également favorisée par une attitude dialogique vis-à-vis de soi-même (grosse du dédoublement de la personnalité). » p. 173.

« Le carnaval est un spectacle sans la rampe et sans la séparation en acteurs et spectateurs. Tous ses participants sont actifs, tous communient dans l'acte carnavalesque. On ne regarde pas le carnaval, pour être exact, on ne le joue même pas, on le vit, on se plie à ses lois aussi longtemps qu'elles ont cours, menant une *existence de carnaval*. Celle-ci pourtant se situe en dehors des ornières *habituelles*, c'est en quelque sorte un "vie à l'envers", "un monde à l'envers"⁸.

Les lois, les interdictions, les restrictions qui déterminaient la structure, le bon déroulement de la vie normale (non carnavalesque) sont suspendues pour le temps du carnaval ; on commence par renverser l'ordre hiérarchique et toutes les formes de peur qu'il entraîne : vénération, piété, étiquette, c'est-à-dire tout ce qui est dicté par l'inégalité sociale ou autre (celle de l'âge par exemple). On abolit toutes les *distances* entre les hommes, pour les remplacer par une attitude carnavalesque spéciale : *un contact libre et familier*. C'est un moment très important de la perception carnavalesque du monde. Les hommes séparés dans la vie par des barrières hiérarchiques infranchissables, s'abordent en toute simplicité sur la place du carnaval. Cette attitude familière impose un caractère particulier à l'organisation des actions de masse, une gesticulation carnavalesque libre, ainsi que le mot carnavalesque franc. Dans le carnaval s'instaure une forme sensible, reçue d'une manière mi-réelle, mi-jouée, un *mode nouveau de relations humaines*, opposé aux rapports socio-hiérarchiques tout-puissants de la vie courante. La conduite, le geste et la parole de l'homme se libèrent de la domination des situations hiérarchiques (couches sociales, grades, âges, fortunes) qui les déterminaient entièrement hors carnaval et deviennent de ces faits excentriques, déplacés du point de vue de la vie habituelle. *L'excentricité* est une catégorie spéciale de la perception du monde carnavalesque, intimement liée à celle du contact familier ; elle permet à tout ce qui est normalement réprimé dans l'homme de s'ouvrir et de s'exprimer sous une forme concrète. »
p. 180-181.

Sur *Ménippe de Sinope*
http://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9nippe_de_Sinope

⁸En français dans le texte.



Le grand mystère dans la quotidienneté

En 1985, le séminaire de Sainte-Anne, avait été consacré à « **La vie quotidienne** ».

C'est ce tissu carnavalesque qui est en question dans la qualité des rencontres (qualités positives ou négatives) et qui va permettre des investissements multiples partiels, provisoires, transitoires (*je comprends qu'il y a comme une sorte de relais entre toutes ces possibilités d'investissements*)

Et c'est sur ce fond-là qu'on peut oser parler de '**prise en charge**' de transfert dissocié. (cf. plus haut)

c'est-à-dire que cela permet une prise en charge — analytique — de schizophrènes à condition — *c'est ce que je comprends — de ne pas être puriste*.

La psychanalyse pure, ça fait un peu rigoler, dit JO.

il y a tout un système de rapports complémentaires entre la psychanalyse, la psychiatrie, la neurologie et la médecine ! C'est quand même intéressant de ne pas confondre un ulcère d'estomac avec une crise d'angoisse ! L'un n'excluant pas l'autre !

De même, c'est intéressant de faire le diagnostic d'une tumeur préfrontale plutôt que de croire que c'est une crise d'hystérie !



Cette **multiréférentiabilité** sur le plan existentiel — nécessite, comme dit **Tosquelles**, qu'on ait un abord **multidimensionnel** vis à vis de la personne qui est là !

➔ Oury avec Schotte et Szondi

Alors, on va rentrer dans une **autre logique...**

Marie-Christine **Hiebel-Barat**,
« Étude sur le schéma pulsionnel Schotte avec Freud et Szondi »
Étude à partir de l'ouvrage de Jacques Schotte, *Szondi avec Freud*.
Sur la voie d'une psychiatrie pulsionnelle, De Boeck, 1990

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2010/07/etude-partir-du-livre-szondi-avec-freud.html>

« Avec méthode, le chercheur Jacques Schotte, très érudit, développe la confrontation interdisciplinaire, l'association des disciplines.

Il reprend ainsi le concept freudien de pulsion avec les 4 déterminants que sont le but, l'objet, la poussée et la source, pour mettre en co-relation ces 4 déterminants avec les 4 vecteurs pulsionnels de Szondi, composants de base de notre humanité psychique : le vecteur Contact, le vecteur Sexuel, le vecteur Paroxysmal (le rapport à la loi) et le vecteur du Moi, représenté par les lettres C, S, P et Sch. Jean Melon prolonge cette démarche avec la série des fantasmes originaires en tant qu'ils font système chez Freud : retour au sein, séduction, scène primitive, castration. Il place les 4 vecteurs szondiens en correspondance avec les 4 fantasmes originaires freudiens : Contact-retour au sein, Sexuel-séduction, P-scène primitive, Sch-castration.

Pour Jacques Schotte, ce que Freud a été amené à appeler "fantasmes originaires", c'est quelque chose, qui est comparable aux catégories des philosophes, catégories au sens technique du terme : "les fantasmes originaires permettent de mettre en forme l'expérience de l'homme, non pas au niveau cognitif, mais au niveau existentiel" (p.154).

Ce sont des structures universelles, des principes de mise en forme de la vie pulsionnelle, une série de schèmes qui transforment le « Reiz » (excitation) en « Trieb » (pulsion). Ces structures sont irréductibles dit Freud aux contingences du vécu individuel. Présentes en tout psychisme humain, l'expérience clinique analytique montèrent (sic) qu'elles s'activent comme réponses lorsque l'être humain, enfant ou adulte, cherche à répondre à l'énigme de son existence. »

Une proposition de Jean Oury ...à Jacques **Schotte** et Cie... sur le « Szondi » mais qui n'a pas eu de suite :

La logique ménipéenne ...

(en tant qu'une logique où il y a du SENS mais pas du sens défini) qui structure la vie quotidienne

... fait partie du vecteur c, contact,

Plus ou moins Verbatim...

C'est la base, — disait **Schotte**, c'est-à-dire : marcher sans quitter la terre, c'est pas le saut, c'est pas la marche, ...
... et ça, c'est une logique, justement, qui n'articule pas quelque chose de l'ordre d'une simple ... relation à l'autre,

C'est à un autre niveau, qui est plus près du corps — ça veut pas dire grand chose non plus parce que le corps il est partout ! C'est pas parce qu'on pense ... qu'on n'a pas de corps !

Chez les schizophrènes, on peut dire ... paradoxalement, il y a un contact extraordinaire mais qui ne peut pas être dit, dans le sens qu'ils n'ont pas fait le saut pour avoir les pieds par terre. On ne peut pas sauter. Y a pas de vecteur sexuel. Y a pas de vecteur paroxysmal.

Et en prise directe — grand scandale dans le Szondi — avec le vecteur Sch

Ce que **Freud** appelait les *Wortbrücke*, le pont de paroles

Jean Oury dit le pont creux, le pont vide...



Le transfert dissocié, se branche peut-être là, à ce niveau basal du vecteur C.

Jean Oury fait le rapprochement avec la relation de dépendance chez **Bion**

Frank **Drogoul**,
« Des 'petits groupes' de Bion au travail institutionnel », *Institutions*,
n°10, mars 1992, Les groupes.

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n10/des_petites_groupes.htm

Marie-Christine **Hiebel-Barat**,
Notes de lecture sur les 2 numéros de la revue *Institutions*
consacrés Jacques Schotte

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2010/01/revue-institutions-jacques-schotte.html>

Le forum Szondi
<http://www.szondiforum.org/>



Sans accès à ce niveau basal, on risque de croire comprendre alors qu'on ne comprend rien (... *c'est ce que je crois comprendre !*)

Sans cette compréhension (mais ça n'est jamais garanti !), on aboutit à un rejet... et à la situation actuelle (*Je comprends : au retour des cellules, contention, etc*)

V

↑ **La double aliénation : analyse permanente**

Cf. l'ensemble des prises de notes

Jean **Oury** va terminer cette séance en reprenant encore et toujours la question de la double aliénation au regard de tout ce qu'il a développé précédemment. C'est d'abord l'aliénation sociale qu'il met en avant ...

↘ **Des lieux en souffrance**

Tout cela regarde l'organisation même d'un lieu de soin.
De tels lieux sont en souffrance.
La Borde est en souffrance absolue... Parce qu'il y a des infiltrations de toutes sortes !

Sous cet aspect, « ça regarde » la nécessité d'une analyse permanente de l'aliénation **sociale**.
C'est-à-dire les rapports entre les statuts, l'organisation administrative et le travail.

L'effet pathoplastique

Quand le milieu, les conditions de vie créent de la pathologie (de la maladie, de l'agitation) si on ne modifie pas les structures.

C'est pas l'hôpital en soi qui rend malade.

Mais la schizophrénie, relève de l'**aliénation transcendantale** (*transcendantale* — car elle traverse les siècles), **psychopathologique**. (Contrairement à ce qu'ont pensé les mouvements d'antipsychiatrie qui voulaient supprimer les hôpitaux. Mais c'est ce qui se passe actuellement).

*Revoir
l'ensemble des prises de notes
[cf. pathoplastie, pathoplastique(s) — effet(s) ou gradient (s)]
cf. septembre 2008,
quand JO parle « d'événements en souffrance »*

Jean **Oury** qualifie de « naïveté redoutable et sanglante » d'avoir pu croire que c'était ça qui était revendiqué (*par le mouvement de la PI ou le secteur*).

Par contre, il faut...

↘ **...Modifier les structures hospitalières**

En faisant allusion à différentes expériences (Saint-Alban, le « secteur », des équipes autour de **Pierre Delion, Alain Buzaré**) revient sur la difficulté à lutter contre une logique dehors/dedans (*c'est ma façon de résumer*), même de la part d'infirmiers.

*Des textes sur le site de Michel Balat
<http://www.balat.fr/Equipe-d-Angers-Alain-Buzaret.html>*

Ce qu'ont essayé de faire justement des équipes comme celle autour de Pierre Delion et Alain Buzaré : que la gestion d'un foyer extérieur à l'hôpital soit gérée à l'intérieur du club par les malades hospitalisés qui pouvaient sortir et rentrer de l'hôpital.
C'est pas admissible face à la logique manageriale...

L'expérience du Secteur, vite cloisonnée...

La suppression des postes...



Toutes ces questions ont à voir avec **la possibilité ou non de l'interprétation du transfert dissocié**

👉 Tenir compte de la double aliénation

Ne serait-ce que pour comprendre le transfert, il y a plein de textes qui seraient à re-travailler...

Depuis le texte de **Gérard Granel**, « La coupure » critiquant les positions d'**Althusser** sur **Marx**

Jean **Oury** va citer à nouveau des textes de **Jean Hippolyte**, **Nils Egebak**

*Cf. notamment
novembre 2006, septembre 2007, juin 2008, janvier 2009.*

Replacer le travail dont il est ici question dans le cadre de l'**économie générale** opposée à l'économie restreinte du capitalisme.

Le travail inestimable, non mesurable...

« Combien ça vaut un sourire ? »

Plus ou moins Verbatim

Un sourire est bien plus efficace que n'importe quelle parole ! À condition que ça ne soit pas un sourire sur commande !

Aussi bien en pédagogie, qu'en psychiatrie, ...

Il faut avoir la possibilité de sourire, la possibilité d'avoir un certain degré de liberté dans la vie quotidienne...

Et c'est sur ce fond-là qu'on peut parler de possibilité ou non de travail au niveau du transfert dissocié. Sinon, c'est du baratin !

Parler de transfert dissocié dans une espèce de caserne avec des cellules, contention, ... relève de la malhonnêteté...

Et parler du transfert dissocié, ça met en question la double aliénation, et la mise en question de l'organisation la vie quotidienne...
... autrement, ça ne fait que renforcer la connerie ambiante...

« Il est bientôt l'heure... »

[à lire]

Jean **Oury** va suspendre la réflexion en incitant à la lecture d'un livre qu' **Olivier Legré** lui a fait connaître :

Ernst KANTOROWICZ, *Mourir pour la patrie et autres textes*,
PUF, 1984
réédité chez Fayard
<http://www.editions-fayard.fr/livre/fayard-207839-Mourir-pour-la-patrie-Ernst-H-Kantorowicz-hachette.html>
http://fr.wikipedia.org/wiki/Ernst_Kantorowicz

Présentation de Pierre Legendre, p.9-21.

« Voici donc, remises sur le tapis, les questions vives du juridisme, précieuses à l'histoire du système industriel et qui nous filent entre les doigts. Précieuses, car enfin malgré les bruitages d'ambiance, on n'abolira ni la mort, ni le pouvoir, ni la parole. Quant à les saisir, ces trois questions fameuses avec lesquelles se déclare la vie en société, c'est-à-dire s'organise la reproduction des sujets, nous pouvons toujours courir ; elles sont d'abord justiciables, selon un mot que j'emprunte à Eliot, d'une appréhension sensuelle de la pensée, et si j'avais à décrire d'un trait leur contenu, je dirai : un chaos.

Les institutions, c'est cela, la mort, le pouvoir, la parole, noués dans le savoir-faire du droit, de ce que nous appelons en Occident le droit. À ce jeu, la science fiche le camp ; le politique fait son entrée, l'humanité affronte le tourment d'exister, s'échafaude le gouvernement pour le salut. »

Quatrième de couverture, par Pierre Legendre

« Pourquoi le pouvoir peut-il exiger la mort ?

Qu'est devenue cette interrogation fameuse, plaie ouverte dans l'humanité par le politique ? Dans le marais des vulgarités gestionnaires où nous pataugeons, nous l'étouffons. Car il n'y a pas de réponse, si ce n'est les raisons artificielles et les montages classiques du juridisme.

Voilà pourquoi, dans la France d'aujourd'hui, ces textes d'Ernst Kantorowicz, prennent leur force. Pour manœuvrer l'effrayante question du pouvoir, il faut des écrivains qui ne soient pas tout d'une pièce, mais capables d'entrevoir pourquoi,

à travers les équivoques juridiques, le pouvoir se donne pour divin. En ces études d'histoire des droits savants au Moyen Age pullulent les analyses sur la structure européenne : généalogie du superman, théologie du fisc, etc. Mais le fil des gloses est tenu par l'interrogation finale sur le pouvoir du pouvoir, qui consiste à signifier la mort. Là-dessus Kantorowicz restera un interprète poignant. Lui, le juif chassé d'Allemagne, dut supporter d'apprendre qu'Hitler admirait son livre sur Frédéric II. Lui, l'exilé, démissionna de Berkeley en plein mac-carthysme. Un intellectuel qui ne déclama pas, tel fut Kantorowicz. Retenons aussi cette leçon. »

**Mourir pour la patrie (*Pro Patria Mori*)
dans la pensée politique médiévale,
p. 139-140.**

*Article lu en 1949,
lors d'un déjeuner de l'American historical Association,
publié en 1951.*

« Le désenchantement du monde a progressé rapidement, et les anciennes valeurs éthiques qui ont partout fait l'objet d'abus et d'exploitations misérables, sont sur le point de se dissiper comme de la fumée. La froide efficacité pendant et après la seconde guerre mondiale, ajoutée à la peur de l'individu d'être pris au piège de soi-disant "illusions" plutôt que d'adhérer à "des vues réalistes", a éliminé les "superstructures" traditionnelles, religieuses ou idéologiques, à telle enseigne que les vies humaines ne sont plus sacrifiées, mais "liquidées". Nous sommes sur le point de demander au soldat de mourir sans proposer un quelconque équivalent émotionnel réconciliateur en échange de cette vie perdue. Si la mort du soldat au combat – pour ne pas mentionner celle du civil dans les villes bombardées – est dépouillée de toute idée embrassant l'*humanitas*, fût-elle Dieu, roi ou *patria*, elle sera aussi dépourvue de toute idée anoblissante du sacrifice de soi. Elle devient un meurtre de sang-froid, ou, ce qui est pire, prend la valeur et la signification d'un accident de circulation politique un jour de fête légale. »

Notes de lecture de *Les Deux Corps du roi*, Gallimard, 1989

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/polix_0295-2319_1989_num_2_6_2102?_Prescripts_Search_tabs1=standard&

JO citera à nouveau...

François **Hartog**, le présentisme
Pierre **Legendre**, l'histoire sédimentaire
Miguel **de Unamuno**, l'intra-histoire
Jeannine **Quillet** (sur le pouvoir au Moyen-Âge)

Plus ou moins Verbatim

La critique permanente...

L'importance de reprendre une réflexion non sur un mode *historisant* mais *logisant* ...

On croit qu'on est moderne...

Cet arrière fond permanent de critique de la conscience historicisante, est inséparable de la mise en acte de l'analyse d'un transfert dissocié. ...

C'est un peu lointain, mais à mon avis on ne peut pas faire autrement...

On continuera d'en parler dans un mois...

Jean OURY *Le hors-temps/avril 2010* (8)

Henricus Cornelius RÜMKE,

« Signification de la phénoménologie dans l'étude clinique des délirants », p. 125-173. Délires, Congrès international de psychiatrie. Paris 1950. I – psychopathologie générale, psychopathologie des délires, Paris, Hermann, 1950

Texte revu pour sa forme française par le Dr Lainé.

« Plus tard j'ai répété plusieurs fois que, bien qu'il ne soit pas possible de bâtir une thérapeutique, c'est-à-dire une thérapeutique somatique, sur la phénoménologie, elle a cependant la plus haute signification pour la psychothérapie. On ne peut satisfaire à l'exigence de Kierkegaard, qu'il faut savoir où l'autre se trouve, si on veut le conduire, que l'on maîtrise réellement la compréhension de la vie de l'autre. Elle apprend à renoncer à "la rage de vouloir conclure", comme Flaubert (cité par Binswanger⁹) l'écrit. L'examineur doit apprendre à "exprimer une chose comme elle est". Valéry disait : "Toutes les fois que nous accusons et que nous jugeons, le fond n'est pas encore atteint." Minkowski¹⁰ écrit dans son livre [...] que l'exploration et l'analyse approfondie de malades mentaux (il se réfère à la phénoménologie sans employer le mot, Minkowski parle d'approche intuitive) garde le clinicien d'être satisfait en ayant donné le nom de schizophrénie à un grand nombre d'états morbides différents. Il considère cela de la plus haute importance pour la psychothérapie, mais aussi pour d'autres formes de traitement. Tout ceci s'applique — notez bien — au domaine de la schizophrénie. Mais combien plus en dehors de celui-ci. Les médecins en chef d'asiles qui ont écouté la voix de Simon pourraient nous apprendre beaucoup à ce sujet. Finalement je veux rapporter l'opinion de Binswanger sur la signification générale de l'anthropologie phénoménologique pour la clinique. Il dit : "[...] (160) La psychopathologie serait perdue si elle ne contrôlait pas chaque fois ses notions de fonctions au phénoménal auquel elle applique ses notions, pour enrichir et approfondir ainsi la psychopathologie. Surtout notre compréhension des symptômes psychopathologiques est approfondie. Il va plus loin en disant : "la description de projets du monde devient une des tâches les plus importantes de la psychopathologie. C'est pour cela qu'il faut de la Daseinanalyse. L'abîme qui sépare notre monde de celui des malades mentaux devient compréhensible et scientifiquement surmontable. Ceci s'applique également à ce qui est dit du soi-disant impénétrable. Ensuite : "la compréhension que ce sont les projets du monde en tant que tels qui distinguent les malades mentaux des dits normaux et qui nous empêchent de les comprendre, éclaire la projection de certains symptômes psychopathologiques sur

⁹Ueber di daseinanalytische Forschungsrichtung in der Psychiatrie. Schweiz. Arch. f. Psych. u. Neur., 57, 1946, 209.

¹⁰La schizophrénie, Paris, Payot, 1927.

certains processus cérébraux". Il ne s'agit pas de localiser certains symptômes psychiques séparés dans le cerveau mais de demander où et comment localiser le trouble central psychique, reconnaissable à l'altération de l'"être dans le monde en tant que tel" ». (p. 159-160)

« La phénoménologie de la rencontre ne joue qu'un rôle restreint en psychiatrie encore. Je n'ai trouvé que fort peu à ce sujet dans la littérature. J'ai l'opinion personnelle que justement cette forme de phénoménologie peut être de la plus haute importance. Dans une étude "Le symptôme-axe de la schizophrénie" et le "sentiment de précoce"¹¹ j'ai exposé cela. Dans la rencontre avec le malade schizophrène l'investigateur sent une hésitation curieuse et un sentiment d'étrangeté, qui se rapportent à la rupture du rapport mutuel normal quand deux personnes se rencontrent. Ce qu'on appelle l'instinct de rapprochement et ses expressions est troublé d'un côté seulement. Le rapprochement de l'investigateur lui-même se heurte à l'absence du rapprochement du côté de l'autre. A ceci s'ajoute l'accroc de *Austausch-Affektivität* comme dit Vera Straszer. Beaucoup de phénomènes schizophréniques peuvent être expliqués en partant de l'absence de l'instinct de rapprochement. Ils peuvent être vus comme les comportements d'un homme seul et à l'abri des regards. J'écrivis dans mon étude : "beaucoup d'altérations motrices sont les altérations motrices de l'homme séparé du monde extérieur. On n'a qu'à penser aux grimaces et mouvements singuliers, aux stéréotypies, tics, aux attitudes presque catatoniques de "l'homme seul" quand il n'est pas seulement seul mais aussi se sait à l'abri des regards, par exemple à la toilette ou dans la salle de bains fermée à clef". Ce n'est pas seulement le mouvement qui perd sa caractéristique de communicatif le plus important : le langage... Le monologue intérieur, même du normal, révèle quantités de déraillements, de bizarreries, de troubles d'idéations, de stéréotypies, de persévérations, etc. Souvent aussi nous trouvons des néologismes. Comme nous pouvons bien diagnostiquer la schizophrénie par le "sentiment de précoce", survenant chez l'investigateur, nous pouvons peut-être également faire ceci dans nombre d'autres maladies en analysant les sentiments qui surgissent chez l'examineur. Il nous faut apprendre à mieux enregistrer les changements de notre propre (163) expérience intérieure. Nous "sommes" tout autres, dans la rencontre avec un homme maniaque, hystérique, psychopathique ou atteint d'une démence. Ainsi il est arrivé qu'une légère perte de décorum de mon côté annonça le commencement de la démence chez un malade dont la démence était à peine notable d'une autre façon.

Mon collaborateur van den Berg¹² a décrit dans sa thèse plusieurs autres

¹¹Studies in Voordrachten over Psychiatrie. Scheltoma en Holkema, Amsterdam, 1948.

¹²Berg, Jan Hendrik Van Den, *De betekenis van de phænomenologische of existentielle anthropologie in de psychiatrie*. Kemink, Utrecht, 1946.

perturbations dans la rencontre avec des malades schizophréniques. Sur ce fond général. » p. 162-163.

« J'ai souvent été frappé par le fait que je faisais mes diagnostics sur d'autres données que celles par lesquelles j'expliquais mes diagnostics une fois posés. La phénoménologie pourra aider à mettre fin à cette comptabilité double sur le terrain du diagnostic. Je vous rappelle maintenant mes trois malades délirants que j'ai décrits dans la quatrième partie de ce rapport. En se basant sur les phénomènes exprimés en termes de la psychopathologie objectivante exclusivement on ne pourrait diagnostiquer ces malades autrement que comme schizophrènes. Une brève conversation avec les malades nous a convaincu, moi et mes collaborateurs, qu'il n'en était pas question. Qu'est-ce que nous avons remarqué chez ces malades ? Ou mieux encore, en premier lieu, qu'est-ce que nous avons remarqué chez nous-même ? Ceci : qu'en nous-même l'expérience curieuse que nous appelons le "sentiment de précoce" ne survint point. Chez ces malades il apparaissait clairement qu'il n'y avait pas d'appauvrissement intentionnel, qu'ils montraient dans une conversation qu'ils ne se cramponnaient pas à une attitude, que leur projet du monde, si pathologiquement altéré qu'il fut, n'excluait pas d'autres projets du monde. Ils projetaient un avenir, ils formaient des projets pour le temps où ils seraient guéris. Le délire était incorrigible, les contenus étaient suffisamment absurdes. Surtout chez A. et B., mais chez C. aussi la consistance du délire n'était pas aussi dure, pour ainsi dire, que celle du délire schizophrénique. Chez A. nous trouvions l'initiative d'écouter et d'enregistrer soi-même, en contraste avec la soumission aux hallucinations et au délire schizophrénique. » p. 166.

« À la fin de ce rapport dans lequel tant de choses ont été dites sur la signification de la phénoménologie, je veux encore m'exprimer sur un danger qui vient du côté de la phénoménologie : les anthropologues phénoménologiques constatent avec emphase l' "être dans le monde" tout autre des schizophrènes. Par cette forme de phénoménologie, le schizophrène est encore placé plus loin de nous qu'il ne l'est déjà. La conviction avec laquelle ceci est dit est si grande qu'on n'ose à peine demander : est-il vraiment si loin ? J'en doute. Le schizophrène s'avère à chaque instant capable de s'orienter très bien dans notre monde commun. Beaucoup de phénomènes qui nous semblaient liés directement à l'état morbide disparaissent quand de notre monde on leur tend la main. Ce que le traitement moderne de la schizophrénie nous a appris à ce point de vue, ce qui est réalisé par un dévouement énorme, constant et plein de charité ne nous remplit pas seulement d'étonnement et d'admiration, mais doit aussi nous rendre très prudent. Souvent le schizophrène se révèle être sensible pour "les petits riens qui sont tout" de notre monde commun : une parole gentille, une petite récompense, une fête. J'ai vu agir une vieille femme paranoïde chronique avec des hallucinations à Santpoort. Les gestes soigneux avec lesquels elle faisait le travail, rangeait les

chaises, mettait des fleurs, les mouvements qu'elle faisait étaient miraculeux. On ne peut plus alors parler d'une altération fondamentale de l' "être dans le monde". Ici les phénoménologistes auront à se corriger. À eux la tâche de nous faire comprendre comment tout ceci possible dans... la schizophrénie. » p.170.

Spirales
Le hors-temps
21 avril 2010

repères
1 parler sans préparer
2 qui vient aux séminaire ?
3 à quoi sert le séminaire ?

annonces

I

↑ « Ce qui est en question dans le travail institutionnel »

➤ **Psychothérapie institutionnelle**, le nom

Daumezon
Koekhlin
Tosquelles

➤ **Psychothérapie institutionnelle**, l'histoire

Tosquelles
Tosquellas
Oury
Lacan

➤ **Psychothérapie institutionnelle**, le polydimensionnel

Tosquelles
Buelzingsloewen
Lafont

➤ **Qu'est-ce que ça veut dire, la psychiatrie ?**

Ajuriaguerra
Oury
Lacan
Ey

II

↑ Une chaîne logique

➤ **une position éthique : le singulier**

Ockham, Alféri

➤ **à quoi correspond le singulier ?**

◆ Le désir — *Wunsch*
▶ Le désir indestructible

Freud

◆ Le transfert — *Übertragung*
▶ La disparité subjective
▶ erastes, eromenos, eromenon
▶ Le désir, la demande

Lacan
+ Platon

◆ Le fantasme

III

↑ La vie quotidienne avec les psychotiques

➤ **Le transfert chez les schizophrènes : doit encore s'en préoccuper ?**

Ferenczi
Freud
Klein, Bion, ...

➤ **Le transfert chez les schizophrènes : comment faire ?**

Tosquelles
Pankow
Bleuler
Jung
Kraepelin

[parenthèse : le présentisme]

➤ **Y-a-t-il ou non du transfert chez les schizophrènes ?**

◆ disparité subjective !
◆ la fonction décisive

Lacan

Oury
Godard

➤ **Est-ce qu'on décide qu'il y a du transfert chez les schizophrènes ?**

Nécessité d'une logique aléatoire

IV

↑ L'arrière-plan, la complexité

- ◆ Les rapports complémentaires
- ◆ la rencontre : tuchè, tugkanon, automaton — lekton

Dupréel

- ◆ La Spaltung, les greffes de transfert

Lacan
Oury
Lohmann

- ◆ Le Praecox Gefühl — l'instant de voir

Pankow
Bleuler

Rümke
Lacan

↘ Quand on rencontre quelqu'un, comment voit-on s'il est ou non schizophrène ?

La dimension de transfert dans la rencontre

↘ Comment faire ?

- ◆ Les constellations
- ◆ Le sens, *Sinn*
- ◆ Le sérieux, l'humour

Oury

↘ Qu'est-ce qui est efficace ?,

- ◆ Le point de transfert : au niveau du désir inaccessible

Oury

- ◆ Le langage, les *Vorstellungsrepräsentanz* — le refoulement originaire
- ◆ La métaphore primordiale — l'oubli de l'oubli — l'Ics structuré comme un langage

Lacan

- ◆ Langue <abîme> Langage

Richir

- ◆ Le Semblant

Lacan

- ◆ Les *Wesen* sauvages

- ◆ La logique poétique

Merleau-Ponty

Tosquelles

↘ Comment faire « tenir » ?,

- ◆ La dimension anaphorique — le déictique — (le contexte)

(Barthes)
Oury
Delion

↘ Quelle est la qualité du tissu ?,

- ◆ La logique ménipéenne, carnavalesque

Kristeva
Bakhtine
Oury

➔ Oury avec Schotte-Szondi

logique ménipéenne/vecteur Contact

V

↑ La double aliénation : analyse permanente

↘ Des lieux en souffrance

↘ Modifier les structures hospitalières

↘ Tenir compte de la double aliénation

économie générale/économie restreinte

Granel
Marx
Egebak
Hippolyte,
...

[à lire]

Kantorowicz